

Alain Landy

**Comme deux âmes en
peine**

Le rachat

Commencé en l'année 2020

Impression de déjà lu, indices de réincarnation... ce livre ne se résume pas seulement à ça, pour le comprendre et comprendre son auteur, il faut le lire tout simplement...Ce ne sera pas long pour vous faire une opinion, il ne fait que 158 pages...

Bonne lecture et rendez-vous à la fin de l'histoire qui est peut-être une histoire sans fin...Qui sait ?

L'AUTEUR

Je m'appelle Alain LANDY, je suis né le 15 avril 1947 à Pélussin l'un des Chefs-lieux de canton de la Loire à une cinquantaine de kilomètres au sud de Lyon, où je n'ai vécu que ma première année. J'ai habité un peu partout sur cette terre mais surtout de nombreuses années dans la Région Rhône Alpes. Je réside désormais dans la proche banlieue de Cayenne, à Rémire Montjoly.

Enseignant spécialisé à la retraite, je suis aussi, seul ou avec mon épouse Dominique, l'auteur de dix ouvrages de contes, de poésies et de fables pour enfants, adolescents de trois à cent trois ans.

Créateur de nouvelles et de mots croisés pour le Crestois et la semaine Guyanaise, je fus primé par la ville de Montélimar en 1997 pour l'une d'entre elles. En 2023, l'un de nos ouvrages a été sélectionné pour le BAC de Français en Guyane.

Pour mieux nous connaître notre blog s'appelle Contes-textes de Guyane et le lien direct en est :

<https://landyschool.blogspot.com/>

Mon adresse mail : alain.landy@laposte.net

Mon téléphone : 0694 23 47 22

Quelques images :

<https://drive.google.com/file/d/1-1x64x9MkggDuSQBQI7N08AmHzKzEuRu/view>

AVANT-PROPOS

A Dominique, mon épouse.

A mes enfants dans l'ordre de leur apparition dans ma vie : Albin, Romain, Audrey, Olivia.

A mes petits-enfants : Lucas, Laurane, Lola, Jade, Aimy, Maël, Théo, Kymani...

A ma sœur Monique.

A mes parents et grands-parents. A mes villages de vies antérieures...

A ma chère Guyane qui m'a si généreusement et si tendrement adopté depuis plus de vingt cinq ans déjà et où j'ai passé consécutivement le plus d'années de mon existence.

J'ai écrit ce livre, où la plupart des faits sont véridiques, pour tous ces gens qui ont une vie toute simple et très belle, mais qui finissent par en douter un jour parce que les médias ne leur proposent le plus souvent que les modèles d'existences spectaculaires.

Merci aussi à tous mes amis Guyanais et "Métropolitains" qui m'ont relaté des récits personnels et ont partagé avec moi des confidences. Ils m'ont ainsi permis d'écrire ces quelques lignes : ils se reconnaîtront.

L'autre jour, quelqu'un m'a dit de retourner chez moi.

Moi, je voudrais bien mais, j'aimerais bien que ce quelqu'un m'éclaire un peu : c'est où chez moi ?

Pélussin, ce chef-lieu de canton où je suis né et où je n'ai demeuré qu'une seule année ? Sablons, Saoû, Salaise, Agnin, Roussillon, Lyon, Grenoble, Vienne, sans compter cette multitude de villes et de villages où je n'ai séjourné jamais plus de huit ans d'affilé ? La Grande-Bretagne, le pays de mes ancêtres paternels ? Ou bien tous ces différents pays européens où j'ai étudié et vécu ?

A ce jour, la seule partie du monde où j'ai résidé le plus longtemps (plus de 25 ans) est la Guyane. Alors suis-je Guyanais ? Américain du sud ? Ou tout simplement Citoyen du monde comme s'amusait à m'appeler le psychosociologue, écrivain et conférencier Jacques Salomé lorsque j'habitais dans la région grenobloise et que nous avions parcouru un petit bout de chemin ensemble ?

Serais-je enfin, la réincarnation de l'Ingénieur Noble Don Quichotte de la Manche qui voudrait vivre à Utopia la célèbre cité de Thomas More où tous les habitants étaient complètement égaux ?

Si je ne suis rien de tout cela peut-être ne suis-je simplement qu'une âme en peine, un vagabond de l'espace-temps qui écrit pour se soigner et pour distraire ses concitoyens avant son inéluctable retour annoncé.

LE VAGABOND

Je ne suis pas d'ici, je suis de nulle part,
J'emboîte le chemin de mes rêves épars,
Je n'ai pas de maison, je n'ai que des abris,
Je n'ai qu'un bout de ciel pour y ranger mon lit.

Si souvent je m'enfuis, si je parais absent,
Si je semble furtif comme un souffle de vent,
Si je me réfugie au coin de mots heureux,
C'est pour me prémunir, c'est pour survivre un peu.

Je ne serai jamais d'un ici, d'un ailleurs,
Je ne planterai pas mes pieds comme une fleur,
Je serai vagabond des matins jusqu'aux soirs,
Je ne resterai pas lié à un terroir.

Si ma vie est ainsi, à parcourir le monde,
Si je laisse mes mains s'allier à vos rondes,
Si je n'ai pas de havre, si je n'ai pas de port,
C'est pour surprendre ainsi (ou aussi) une certaine
mort...

Cayenne 1999



Écrivant depuis le plus jeune âge...

SITUONS-NOUS

« Faire progresser et transmettre la connaissance est non seulement une nécessité mais un devoir. Comme la lumière du soleil nous éclaire de l'extérieur, la connaissance nous éclaire de l'intérieur. » Jean-Luc SANCHEZ conférencier

Carte postale de la Guyane ou la “Terre des eaux abondantes” dans la langue des peuples premiers : Région française et européenne d’Amérique du Sud. Sa côte atlantique d’Amazonie française est très agréable sous les alizés. C’est une région recouverte de près de huit millions d’hectares de forêt primaire, baignée de grands fleuves et d’impétueuses rivières (Maroni, Oyapock, Approuague...). Elle possède un patrimoine naturel et ethnologique d’une richesse incomparable. C’est par ses fleuves et par ses habitants que s’apprend la Guyane. Ils donnent vie à cette terre éloignée et chacun d’eux incarne une extraordinaire aventure.

La Guyane peut être et sait être à la fois, terre de punition et terre de rédemption...

Et c’est là que le sort a décidé un jour de m’envoyer...

AU PAYS DES FLEUVES ET DES FORÊTS

« Ici, c'est autre chose que loin, c'est ailleurs. »
Jean GIONO.

La Guyane, apprenons à la connaître.

Au Nord-Est de l'Amérique du sud, à quelques sept mille kilomètres de notre vieille Europe, tout à côté du géant Brésilien, entre le fleuve Maroni et le fleuve Oyapock, il est un département français d'outre-mer qui n'a pas bonne réputation. Longtemps, en France métropolitaine, on prit l'habitude de l'associer aux vilaines gens qui y étaient déportées.

Aujourd'hui, Cayenne est désormais connue pour son poivre (difficile à trouver sur place et sur pied) et un 4x4 de luxe, Saint-Laurent du Maroni pour son Camp de la Transportation et Kourou, pour sa station de lancement de fusées qui satellisent. Ce que l'on sait moins, peut-être, c'est que cette mauvaise presse, la colonie de France Equinoxiale, dont une partie deviendra la Guyane Française, l'avait déjà auparavant. Avant d'aller plus loin, commençons par un bref rappel historique pour mieux comprendre certains préjugés attachés à cette terre si particulière mais si captivante lorsqu'on la connaît.

La Guyane est colonisée pour la première fois par la France en 1604, mais la colonie est

rapidement abandonnée à cause de l'hostilité des peuples autochtones et de la dangerosité des maladies tropicales. Malgré tout, la ville de Cayenne est fondée en 1643, mais précipitamment délaissée pour les mêmes raisons que ci-dessus.

En 1652, la Compagnie de France Equinoxiale tente de s'installer avec les premiers esclaves noirs.

En 1654 les Hollandais délogent les Français et occupent la région. Ils y introduisent la canne à sucre.

En 1664, sous Colbert, alors ministre de Louis XIV, une puissante flotte débarque et tente d'implanter une colonie, mais en 1667, les Anglais les chassent et prennent leur place.

En 1674 les Français récupèrent Cayenne.

En 1763, presque un siècle plus tard, le duc de Choiseul, Secrétaire d'État aux Affaires étrangères, à la Guerre et à la Marine de Louis XV, décide une colonisation massive de la Guyane Française afin de créer un contre point - politique, économique et démographique - aux colonies britanniques d'Amérique du Nord. Cette colonie utopique serait sans esclaves, et reposerait sur une nouvelle législation.

Presque dix-sept mille hommes, femmes et enfants, originaires en majorité de Rhénanie-Palatinat, et dans une moindre mesure d'Alsace, traversent la France vers les ports de Rochefort, La Rochelle, Marseille et Nantes. Ils

débarquent à Kourou en 1763, dans les marais, en pleine période des pluies. Pratiquement dix mille d'entre eux meurent à cause des maladies (dysenterie, fièvre jaune, syphilis, paludisme). Seuls survivent ceux qui s'installent dans les Îles du Triangle à une douzaine de milles de la terre ferme, là où les moustiques sont absents. Cette bienveillante position leur donne d'ailleurs, plus tard, la nouvelle appellation d'îles du Salut.

Cette mémorable expédition de Kourou est un cuisant échec. Le désastre de cette opération est à l'origine de la sinistre légende de la Guyane que l'on qualifie désormais d'Enfer Vert. Après ce fiasco, plusieurs gouverneurs opiniâtres se succèdent. Le territoire connaît enfin une période de prospérité jusqu'à la Révolution française. Mais, l'embellie est de courte durée. Ainsi, à partir de 1792, la Révolution Française fait de la Guyane un lieu de déportation pour les prêtres réfractaires et les ennemis politiques. Le premier bagne est créé à Sinnamary, et, jusqu'en 1805, le territoire devient un lieu de déportation pour les opposants aux différents régimes qui se succèdent en France.

À partir de 1854, sous le second empire, la loi de la transportation favorise la construction des célèbres bagnes de Cayenne, de l'île du Diable et de Saint-Laurent-du-Maroni. Saint-Laurent-du-Maroni devient alors le centre administratif de ce système pénal. Près de quatre-vingt-dix mille hommes et

deux mille femmes y sont déportés. Plus d'un tiers d'entre eux décède sur place.

Aujourd'hui, en Guyane, bien des choses ont changé. La forêt fait moins peur, les médicaments et les vaccinations ont éloigné le spectre des innombrables fièvres meurtrières.

Peut-on être optimiste quant à l'avenir de ce DOM si particulier qui, il n'y a pas si longtemps, faisait cohabiter des civilisations précolombiennes avec des lanceurs de fusées et qui, aujourd'hui, est peuplé d'un assortiment de migrants venant de tous les continents ?

Dans le monde où nous vivons, seuls les fous peuvent être optimistes me dit-on.

Mais en me relisant, je me demande parfois si je ne suis pas l'un des leurs.

LA TRAITE NÉGRIÈRE EN MARTINIQUE

Pour mieux aborder les lignes de ce roman presque autobiographique, il faut aussi quelques jalons à propos de ce sujet. Si vous continuez sa lecture, vous comprendrez pourquoi.

La Martinique est l'une des îles la plus importante des Antilles françaises. Voici en quelques lignes son histoire qui se caractérise essentiellement par la traite négrière.

La Martinique avant la traite :

Découverte par l'Espagnol Alonso de Ojeda en 1499, la Martinique doit son nom à Christophe Colomb qui l'aborda lors de son quatrième voyage vers les « Indes ». Cette belle île fait alors l'objet de nombreuses convoitises entre Français, Hollandais, Britanniques et Espagnols.

1635 : Les premiers français :

Il faudra attendre le 1er septembre 1635 pour que les premiers colons français s'installent pour le compte de la Couronne de France et de la Compagnie des îles d'Amérique. Cette installation engendre de nombreuses guerres contre les Hollandais, mais aussi contre les Peuples Premiers. En 1657, ordre est donné aux Français de chasser tous les natifs du territoire martiniquais.

L'économie sucrière devient le principal facteur de la traite :

Le sucre étant en vogue en Europe, les premiers colons créent donc des sucreries. Cependant, l'exploitation de la canne à sucre reste longtemps moins importante que celle du tabac. Mais, la crise du tabac contraint les planteurs à se tourner finalement presque uniquement vers le sucre. La culture de la canne à sucre qui demande une importante main-d'œuvre devient l'activité principale de l'île. Cette main-d'œuvre introuvable sur place conduit alors au commerce triangulaire.

1789 : Création d'une société amie des esclaves :

Prénommée « Société des Amis des Noirs », elle est composée de nombreuses personnalités connues comme Mirabeau, Lafayette, La Rochefoucauld, Olympe de Gouges. Elle s'oppose à la monarchie et défend la cause des esclaves noirs. Par ailleurs, en août 1789, éclate à St Pierre, une insurrection d'esclaves alliés à des gens libres. Cette rébellion est aussitôt réprimée dans le sang. La même année, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen tolère néanmoins l'esclavage.

Les évènements de la Révolution française :

L'Assemblée constituante autorise les gens de couleur nés de pères et de mères libres à jouir des mêmes droits que les blancs dans les assemblées coloniales et les paroisses.

En 1790, toutes les colonies françaises comptent 735 000 esclaves noirs installés dans les plantations agricoles.

1793 : Prise de la Martinique par les Anglais

1794 : Une abolition inefficace :

Le 4 février 1794, l'abolition de l'esclavage est votée par la Convention. Cependant, elle n'entre en vigueur qu'en Guadeloupe. La Martinique ne pouvant bénéficier des effets de cette loi, car elle est occupée par les Anglais.

1802 : la Martinique est remise de à la France :

L'esclavage est alors rétabli par Napoléon et un autre arrêté interdit formellement les mariages mixtes l'année suivante.

1822 : Après la découverte du sucre de betterave, l'économie sucrière est en crise.

1832 : Quelques pas vers l'abolition :

La fin de la traite n'est pas encore prononcée cependant tous les noirs retrouvés à bord d'un navire négrier sont déclarés libres.

En avril 1833, la France supprime les peines de mutilation et de marquage. On compte à cette période en Martinique, 78 000 esclaves contre 37 955 personnes libres.

1836, une ordonnance stipule que les habitants des colonies qui amènent en France métropolitaine un esclave quel que soit son sexe voient ce dernier immédiatement affranchi.

1839 : Le soutien de l'église :

Le pape Grégoire XVI condamne enfin fermement le commerce des esclaves et le qualifie d'inhumain.

1848 : La chute de la monarchie :

Le gouvernement provisoire en place déclare : « que nulle terre ne peut plus porter d'esclaves ». Le 27 avril 1848, le décret d'abolition définitive de l'esclavage est signé sur proposition de Victor Schœlcher.

Les esclaves exigent alors une émancipation immédiate. Des émeutes se déclenchent un peu partout sur le sol martiniquais. La lutte armée des esclaves de Saint Pierre précipite la proclamation de l'émancipation onze jours avant l'arrivée du décret.

Le 23 mai 1848, le gouverneur de l'île procède à l'abandon des poursuites contre les insurgés. Les colons seront cependant indemnisés pour la perte de leur main-d'œuvre gratuite.

La Martinique après l'esclavage

Tous les 22 mai, les Martiniquais commémorent cette date en souvenir de la révolte de leurs ancêtres, mais aussi de la fin de l'esclavage. En mai 2001 sous l'impulsion de la députée guyanaise Christiane Taubira, la reconnaissance de l'esclavage comme crime contre l'humanité est enfin établie.

DANS LE PANNEAU

Fort de France 1999

« Le monde est mon pays, tous les humains
sont mes frères » Thomas PAINE

Lorsque le Boeing 747 s'inclina, je pus apercevoir une terre par le hublot près duquel j'avais pris place. A cette distance, je n'identifiais pas encore les constructions humaines dans les arborescences de la nature. Je ne percevais qu'une grande île couverte de verdure, enrichie de tâches colorées.

Je pensais alors que la vision que j'avais à ce moment-là était certainement comparable à celle qu'en avaient eu les premiers navigateurs venus de la lointaine Europe. Je me sentais comme un nouveau du Plessis ou autre Belain d'Esnambuc prêt à accoster une plage caribéenne paradisiaque de Madinina. Je retrouvais au plus profond de moi-même cette impulsion aventurière, qui presque quatre siècles auparavant avait amené ici, pour le meilleur et plus souvent pour le pire, nombre de ceux que l'on me propose souvent comme étant les miens.

Lorsque les roues du géant métallique crissèrent sur la chaussée de l'aéroport du Lamentin, je fus empli d'un trouble étrange. J'eus la même impression que ressent le voyageur qui est parti depuis trop longtemps et qui revient vers sa terre natale ou, peut-être plus justement, celle d'un enfant prodigue qui retourne chez lui.

La civilisation moderne gomma un instant cette réaction. L'autoroute qui me conduisait à Fort de France ressemblait à toutes les autoroutes que j'avais connues alors en Europe. Aussi surchargée et aussi « inhumanisée » que celles de la vallée du Pô, du Rhin, ou du Rhône que j'avais eu l'habitude d'emprunter régulièrement quand j'habitais « l'Ancien Monde ». Ici aussi, il fallait suivre le long collier irrégulier des autos et des camions se suivant nez contre cul et attendre de longues minutes pour se déplacer seulement de quelques mètres.

On en aurait presque oublié de regarder autour de soi. Si l'on y prenait garde, on serait resté les yeux fixés sur le parechoc arrière du précédent véhicule en espérant le voir s'agiter un peu. De guerre lasse, pour s'extraire un peu de cette monotonie, de temps en temps, je jetais quand même un rapide coup d'œil aux panneaux publicitaires ou aux paysages contrastés qui longeaient le laborieux chemin.

C'est pourtant grâce à cette allure exagérément réduite, que mes yeux furent attirés par une inscription en contrebas de l'autoroute.

Je fronçai les sourcils, car j'avais de la peine à croire ce que je voyais.

A cinquante ans passés, l'une de mes certitudes allait définitivement s'évanouir et mettre en doute la parole de mon père. Depuis ma plus tendre enfance, mon paternel ne m'avait-il pas répété à maintes et maintes reprises que notre famille ne comptait que peu de membres et que je trouverais difficilement de par la France et ne parlons pas de par le monde, d'autres personnes qui porteraient le même nom que le sien, donc que le mien aussi.

Or, en face de moi, là, maintenant, sous mes propres yeux, à sept mille kilomètres du berceau de ma famille, je voyais ce nom écrit en grosses majuscules d'imprimerie, sur le bord d'une autoroute Martiniquaise.

Qui pouvait bien avoir exporté notre nom jusqu'à cette région tropicale ?

Comment s'était-il trouvé inscrit sur ce panneau publicitaire ?

Qu'est ce qui m'avait troublé ainsi à mon arrivée sur cette terre inconnue ?

Et enfin, pourquoi me posais-je toutes ces questions ?

Pour la première nuit que je passais en Martinique, c'est à cause de ce flot de questions sans réponses que je trouvai difficilement mon sommeil.

Au fil des jours, toutes ces pensées insolites qui revenaient à intervalles réguliers dans mon esprit éclipsèrent parfois les charmes de cette île merveilleuse.

Et, je ne savais pas encore à ce moment-là que j'étais très loin d'être arrivé au bout de toutes mes surprises.

Ma curiosité serait désormais particulièrement en éveil.

Les questions étaient posées, qui pourrait maintenant m'apporter des réponses ?

Peut-être, un jour, une vieille femme sur un banc m'en dirait un peu plus ?

LA VIEILLE DES AMANDIERS

Cayenne 1998

« Une vraie rencontre, une rencontre décisive,
c'est quelque chose qui ressemble au destin. » Tahar
BEN-JELLOUN L'Auberge des pauvres

A mon épouse...

Sur ta place des Amandiers,
Le soleil s'y lève et passe ses journées,
Les vieux vont y fraîchir la fin de leur soirée,
Les oiseaux y récoltent de quoi faire leur dîner,
Et les femmes y fleurissent tout au long des allées,

Sur ta place des Amandiers,
Les gamins s'y poursuivent à user leurs souliers,
Les amants s'y enlacent pour une éternité,
Les jeunes y jouent à croire qu'ils sont de vieux
routiers,
Et les secondes s'écoulent sans l'ombre d'un
boulier,

Sur ta place des Amandiers,
Les heures sont moins chaudes à l'abri de leurs
pieds,
Les jours sont généreux comme des bananiers,
Les amours y naissent ou vont s'y terminer,
Et les années s'écrivent sans pénible greffier.

A toi Cayenne : Décembre 1998

La place des Amandiers : comment la définir
davantage que par quelques vers ?

Cette place de Cayenne si romantique qui
mouille ses pieds dans l'océan Atlantique et qui
accueille tant et tant de promeneurs nonchalants.

Ainsi, le matin, dès l'aube, voit elle arriver une
trentaine de personnes, tous chinois d'origines qui
effectuent d'amples gestes dans les règles de l'art
oriental de leur gymnastique particulière : le tai chi.

Puis surviennent quelques « clochards » qui
profitent des bancs vides pour terminer un sommeil
qu'ils ont souvent commencé le matin même, dans
l'embrasement d'une porte de magasin.

Autour de midi, un sandwich dans une main et
un jus dans l'autre, des collégiennes et des
collégiens, élèves du Collège Eugène Nonnon dans
leur plus grande majorité, arrivent en se taquinant

lascivement le long des trottoirs de la rue Justin Catayée.

Et pour terminer la journée, en fin d'après-midi, la place voit apparaître des gens de tous âges, seuls ou accompagnés de quelques enfants. Ils viennent profiter de la fraîcheur du soir avant de rentrer chez eux, à la nuit tombante, c'est-à-dire quotidiennement ici, vers dix-huit heures trente, dix-neuf heures.

Mais parmi tous ces occupants, la place des Amandiers a ses habitués, retraités pour la plupart qui s'installent là pour deviser, papoter, parler de tout et de rien, des derniers cancans et surtout laisser le temps passer tranquillement sous le tendre bercement des souvenirs, dans le doux frémissement des alizés.

Quand le temps le permet, une bonne vieille métisse, le visage buriné par des années de dur labeur et d'exposition à un soleil équatorial intransigeant, s'installe ici tous les jours, après sa sieste.

Un énigmatique roman, soigneusement protégé par une couverture en plastique noir, l'accompagne comme un chien fidèle. (Toujours le même titre semble-t-il).

Or, depuis mon arrivée dans cette ancienne France Equinoxiale, j'allais moi aussi profiter de

cette fraîcheur bienfaitrice, quand le ciel était clément naturellement.

Ma journée de travail terminée, après une bonne douche régénératrice, j'avais pris l'habitude d'aller m'asseoir sur un banc en bois pays, face à cet immense océan qui me séparait désormais de ma terre originelle.

Là, souvent seul, je méditais, je « bilantais » mes années antérieures. Je pesais des pour et des contre. Je me demandais surtout ce qui m'avait amené ici, en Guyane, à l'autre bout du monde de mes ancêtres.

J'avais conversé quelquefois avec cette vieille métisse. Comme les autres, j'avais parlé de tout et de rien, du temps qui fuit, du temps qui va et surtout du temps qui ne va pas.

Un jour, le regard fixant au loin, un point précis de l'horizon, la vieille gangan m'affirma convaincue :

Vous allez trouver votre femme ici !

Malgré mon « surtout pas » catégorique, argumenté par un dénigrement systématique de la gente féminine, illustré par certains de mes nombreux déboires, par toutes mes désillusions et toutes les souffrances morales qu'elle m'avait infligés, la vieille avait fortement insisté par des « si si si » répétés et des « je vous le redis, vous allez trouver votre femme ici, j'en suis absolument certaine ! ».

J'avais été agacé, presque un peu vexé par cette certitude trop appuyée. Pendant quelques jours, j'avais intentionnellement réduit ma conversation avec elle à de respectueux bonjours-bonsoirs de politesse.

Mais, désormais, lorsque je passais près d'elle, je ne pouvais m'empêcher de lire dans ses petits yeux brillants et rieurs, cette évidente et inéluctable conviction :

« J'allais obligatoirement trouver ma femme ici... en Guyane, j'étais même venu ici dans cette intention inconsciente mais résolue ».

Et cette surprenante histoire se terminerait elle aussi en vers et contre tout par des vers ?

CAYENNE ET TOI

Cayenne aujourd'hui, pour moi, c'est un peu toi,
C'est De Gaulle parcourue à tes bras enlacé,
Ce sont tes rires radieux fusant en cris de joie,
C'est aussi les Palmistes à petits pas pressés.
C'est Pointe Buzaret, là où le jour se lève,
C'est la plage Zéphir, la place du marché,
Ce sont les Amandiers qui unissent nos rêves.

Cépérou, sa colline où nous allons marcher.
Cayenne romantique, Cayenne du fond du cœur,
Ville où tu m'appris enfin le mot bonheur.
Cayenne, désormais, pour moi, se sera toi,
Cayenne de l'amour, Cayenne de la joie,
Cayenne à tout jamais, du fond de mon émoi,
Cayenne pour toujours, pour moi, ce sera toi.

Avril 2001

L'ÂME EN PEINE

Pélussin 1957

« Pénètre dans l'âme qui dirige chacun et laisse tout autre pénétrer dans ton âme à toi. »
MARC-AURÈLE

- Tu erres comme une âme en peine !

Lorsqu'elle me sentait désœuvré, allant d'un point à un autre de la maison sans but précis, l'air tristounet, perdu dans mes pensées, ma grand-mère maternelle tenait aussitôt à me consoler en me disant avec douceur :

- Tu as des soucis mon ti-filou, quelque chose qui ne va pas, qui te tracasse, pour que tu erres ainsi comme une âme en peine? Viens là raconter à ta grand-mère tout ton chagrin.

Ne supposez pas qu'âme en peine qualifie métaphoriquement le maussade, celui dont les pensées sont moroses. Elle désigne plus spécifiquement l'âme d'un défunt qui, ayant péri de ce qu'au Moyen-Âge on appelait la malemort (mort violente, mort impardonnable qui vous empêche à jamais d'accéder au paradis des croyants), continue

d'errer dans le monde des vivants jusqu'à son apaisement.

Mais, cette âme en peine devient elle forcément un zombi. Ce personnage que le carnaval Guyanais honore à sa façon sous le vocable de Zombi Baréyo. Ainsi, pour les défilés, vous découvrez ce curieux individu vêtu d'une tunique blanche ceinturée d'une écharpe rouge cachant son visage sous une cagoule triangulaire, en forme de tête de chat. C'est le représentant du mauvais esprit qui, circulant en bandes parmi les spectateurs, les encercle au son d'un sifflement rythmé.

Aux Antilles Guyane, de tous les esprits, le zombi semble le plus connu et le plus craint. Son nom d'origine africaine dérivé de zumbi, désigne un mort-vivant. Il est aussi souvent représenté comme un homme sans tête et sans bras, ramené à la vie après son enterrement par un quimboiseur et condamné à errer sans fin parmi les humains.

Souvent, devant les cases, on plaçait un petit tas de sable pour le décourager, car un zombi est censé compter tous les grains avant de franchir une porte. Il n'est pas rare encore aujourd'hui, d'entendre certains grands parents dire à leurs petits enfants qu'un zombi va les enlever s'ils ne sont pas sages !

Cet effrayant fantôme recherche inévitablement une passeuse ou un passeur qui lui

soignera son âme pour enfin que s'ouvrent, devant lui, les portes d'un au-delà acceptable.

Cette lumière blanche, ce tunnel, cette sensation de bien-être soutenu, ce sentiment de décorporation, tous ces symptômes récurrents vécus et rapportés par les personnes qui ont déjà fait une expérience de mort imminente, l'âme en peine les souhaite, les attend pour transmuier vers un ailleurs céleste bienveillant. De nombreux récits font échos à cet imaginaire commun de la vie après la mort, à ce paradis d'extase.

Dans certaines campagnes, dans celle de mon enfance, cette certitude de l'existence des âmes en peine recommandait prières et rituels pour que ces malheureux revenants soient enfin libérés de ce vagabondage douloureux et insupportable.

Le refrain d'une chanson de Georges Brassens, l'un de mes pères spirituels, que j'avais rencontré en privé lors de son passage à Vienne (38) fait irrévérencieusement référence à ces âmes errantes :

« Le bon Dieu me le pardonne, c'était un peu vrai.

Qu'il me le pardonne ou non,

D'ailleurs, je m'en fous,

J'ai déjà mon âme en peine :

Je suis un voyou »

(Je suis un voyou, 1954).

Et lorsqu'il m'arrive de fredonner la chanson de Philippe Chatel, dont voici les paroles, je vois encore cette vieille femme qu'était ma grand-mère, me prenant dans ses bras pour me céder son affection et soigner mon spleen par des mots pansements chevrotés ou chantonnés à mon oreille. Et l'enfant reprend immédiatement sa place dans mon corps pourtant bien usagé.

Quand tu entends ce vieux réveil
Sonner comme tous les matins
Mais que toi tu n'es plus pareil
Que tu n'as plus envie de rien
Quand tu te lèves machinal
Pour une tasse de café
Mais que tu pars à ton travail
Sans avoir bu une gorgée
C'est que tu es... une âme en peine

Quand tu appelles tes amis
Mais que tu n'as rien à leur dire
Quand tu te penches sur ta vie
Pour t'habiller de souvenirs
Quand tu veux changer d'horizon
Mais que ton chemin s'est perdu

Quand tu reviens à la maison
Mais qu'elle ne te ressemble plus
C'est que tu es... une âme en peine

C'est que tu es une âme en peine
Enfant de la mélancolie
C'est que tu cherches sans trouver
Un but un rêve pour ta vie
Et plus personne ne te connaît
Et tu ne connais plus personne
Tu te sens vide et transparent
Un étranger parmi les hommes

Mais un matin ce vieux réveil
Résonne d'une autre musique
A la fenêtre il fait soleil
Et le soleil est magnifique
Et tu te fous du temps qui passe

Ton chagrin se déguise en joie
Et tu souris devant ta glace
Sans même te demander pourquoi
Et tu n'es plus... une âme en peine
Non tu n'es plus une âme en peine
C'est fini la mélancolie

Et puis tu trouves sans chercher
Un but un rêve pour ta vie
Tu l'as rencontrée elle est belle
Elle te sortira de ta nuit
Qu'il dure vingt ans, une semaine
Ce sera l'amour de ta vie
Tu n'as déjà plus l'âme en peine
Mon ami

Ma grand-mère nous a quittés depuis longtemps. Personne ne s'inquiète plus désormais de savoir si, aujourd'hui, mon âme est toujours en peine.

Alors, comment faire pour le savoir réellement ?

LA DAME NOIRE

Pélussin 1997

« Dans le domaine de la religion comme dans celui de l'amour, il est inévitable de recourir à des croyances, tout y est vrai pourvu qu'on y croie »
(José CABÀNIS.)

- Dis maman ; pourquoi va-t-on toujours voir la Dame Noire quand on vient à Pélussin ?

Les yeux embués, ma mère me répondait à chaque fois :

- Tu sais mon chéri, depuis que tu as été si malade petit. Que tu as failli mourir à treize jours, que ta petite âme toute neuve a voulu rejoindre le Bon Dieu, tu es sous sa protection et il faut lui rendre une petite visite de temps en temps pour la remercier de t'avoir sauvé. Il ne faudra jamais que tu l'oublies n'est-ce pas... tu me le promets, hein mon chéri !

Mes frêles genoux striés et rougis par le prolongement de leur appui sur la paille rêche de la chaise prie-Dieu, le petit bonhomme d'une dizaine

d'années que j'étais alors, ne comprenait rien en cet obligatoire et indispensable rituel.

Comme le lieu était très sombre et ma lecture encore mal assurée, mes jeunes yeux devinaient difficilement les longues litanies de noms et de prénoms inscrits au crayon noir, à même les murs gris de la voûte de pierre. L'odeur prenante de l'encens et des cierges qui brûlaient en permanence, les surplis de baptême grisâtres et poussiéreux qui accompagnaient certains ex-voto, rendaient le lieu très inquiétant pour l'enfant crédule que j'étais alors.

Dans une belle robe de dentelles blanches, au fond d'une petite crypte voûtée, à peine éclairée par quelques lumignons lymphatiques, une étonnante Vierge noire couronnée trônait. Elle portait sur son bras gauche un enfant Jésus aimable, détendu, couronné également et aussi noir qu'elle.

Dans cette quasi obscurité, sous le vacillement timide des religieuses chandelles, seuls ses yeux et ceux de l'enfant qu'elle maintenait tendrement contre elle, brillaient d'un étrange éclat.

Elle était si belle dans cette robe d'organdi que je la prenais alors pour une mariée. Si, à première vue, de loin, elle m'intriguait un peu, quand je m'approchais de sa niche fleurie, elle m'apparaissait souveraine, tranquille, accueillante et aimable elle aussi.

Mais, dans cette région montagnarde reculée, qui resta longtemps xénophobe, lorsque je grandis un peu, je me posai rapidement la question : que faisait donc cette Dame Noire, ici, en plein cœur de cette France profonde et un tantinet xénophobe ?

D'où pouvait-elle provenir ?

Qui pouvait bien l'avoir amenée jusque-là ?

Pourquoi tant d'engouement à son égard ?

Pourquoi moi, jeune garçon, me sentais-je si proche de cette statue de bois peint ?

Alors, dans ma tête grandissante, mille et une questions prenaient naissance.

Lorsque vous descendez la vallée du Rhône à partir de Lyon, passée l'antique ville romaine de Vienne, vous apercevez sur votre droite une montagne assez imposante (le Mont Pilat : montagne de Ponce Pilate, ancien gouverneur romain du coin) surmontée d'une longue antenne de transmission T.V.

Et bien c'est à Pélussin, grosse bourgade à l'ombre de ce volumineux massif, qu'il y a fort longtemps on déposa cette Dame Noire dans le quartier le plus pauvre de la ville.

Nos grand-mères racontaient que c'était, semble-t-il la belle Marie Sarah, l'élue noire des Saintes Maries de la Mer qui l'avait elle-même

installée ici, dans cette crypte, pour veiller sur la population qui l'avait accueillie à bras ouverts.

Ce qui était certain, c'est que, depuis son arrivée, cette vierge noire avait fait de nombreux miracles, surtout parmi les nouveaux nés.

Dès le début du VII^{ème} siècle, elle avait réveillé, sauvé, ranimé de jeunes vies et permis des baptêmes des plus compromis.

Dans le village on affirmait que ceux qui tentèrent de la transporter ou de la voler ne le purent jamais. Car, on certifiait que, à cet instant, elle se faisait si lourde que, même de puissants bœufs attelés à deux vigoureux chevaux, ne pouvaient la déplacer.

Alors les gens disaient :

- Notre Dame de Sous-Terre, (c'est ainsi que les habitants l'appellent), veut rester chez les humbles, dans sa crypte et, quelle qu'en soit la raison ; riches ou pauvres, personne ne pourra jamais l'en déloger.

Au mois de juin 1997, je reçus ma nomination pour la Guyane et, malgré mes cinquante printemps, avant de partir, les larmes aux yeux, ma vieille mère me rappela :

- Mon fils, n'oublie jamais la Dame Noire. Tu sais, même là-bas, à sept mille kilomètres d'ici, elle te protégera !

Je ne savais pas à ce moment-là que, depuis longtemps déjà, une dame noire, bien en chair celle-là, espérait mon arrivée dans ce lointain pays de Guyane, pour m'aider à poursuivre mon difficile chemin, dans ce laborieux périple qu'est la vie.

Croyants ou agnostiques, les éventualités que l'existence nous propose ne sont-elles pas parfois des plus énigmatiques ?

L'AUTO-STOPPEUR

Grenoble 1987

« Je ne crois pas aux rencontres fortuites. »
Nathalie SARRAUTE

- Vous allez où par ce temps-là ?
- Je vais chez une amie à Grenoble.
- Montez, vous avez de la chance, je me rends à Fontaine, dans la banlieue de Grenoble.
- Merci, c'est sympa, peu de gens s'arrête de nos jours !

Les essuie-glaces flegmatiques de la Deux-Chevaux Citroën avaient beaucoup de peine à rendre la visibilité suffisante, au travers de la vitre plate et rectangulaire d'un pare-brise qui semblait venu d'un autre âge de l'automobile.

La pluie redoublait ses efforts. Des nappes de brouillard rendaient les contours du paysage de plus en plus incertains.

Désormais, l'imposant massif du Vercors que je longeais depuis de nombreux kilomètres, se fondait entièrement dans la grisaille environnante.

Tout était uniformément gris, uniformément terne et uniformément triste.

Du coin de l'œil, je regardais de temps en temps mon discret passager. Ce nouveau personnage qui venait d'entrer dans ma voiture et dans ma vie ne disait rien. Les yeux fixés sur la route, son sac sur ses genoux, il ressemblait à un petit garçon qui attendrait sagement sa maman sur le banc d'une école maternelle. Son visage même avait pris un air poupin de jeune enfant.

Cette image m'était familière car elle agrémentait fréquemment mon quotidien professionnel.

Le temps aurait pu continuer ainsi à se défiler dans le ronronnement régulier du flat-twin à refroidissement à air.

Mais cela ne dura pas plus d'une demi-heure.

Après quelques instants passés dans cette posture scolaire, l'auto-stoppeur se mit à me regarder avec insistance. Accroché à mon volant métallique, je me trouvais gêné, aussi embarrassé que nous le sommes lorsque nous sentons posé sur nous un long regard indiscret et appuyé.

Que me voulait cet homme ?

Me trouvait-il à son goût ?

Souvent seul en voiture, je prenais régulièrement des auto-stoppeurs et j'avais déjà fait des rencontres de tous les types.

Pour ce qui était de celui-ci : son apparence ne laissait transparaître aucune mauvaise intention.

Et puis, sa corpulence ne m'effrayait pas. Il serait à ma mesure s'il fallait en venir aux mains.

Au bout d'un moment qui m'avait semblé une éternité, avec des yeux qui paraissaient maintenant lui sortir de la tête, l'étrange passager se mit à me confirmer :

- Vous... vous aimez les Antilles ! La Martinique en particulier !

A cette époque-là de mon existence, je n'avais jamais mis les pieds ni dans un avion ni aux Antilles. Mais, surpris par cette question, je bredouillais alors un grognement timide ressemblant à une confirmation en me demandant bien où « l'autre » voulait en venir !

Sans plus attendre, l'homme au sac à dos poursuivit :

- Dans une autre vie, je vous vois vivre avec une jeune fille de couleur, une servante, une esclave ou quelque chose comme ça !

Vous êtes follement amoureux d'elle et elle vous aime sincèrement, mais vous ne pouvez pas en faire vraiment votre femme : la société et la fatalité...Quelle maudite destinée !

Il baissa les yeux puis continua l'air presque gêné :

- Mais rien n'est fini, vous verrez, rien n'est jamais vraiment fini dans une existence !

Un pesant silence s'installa alors dans l'habitable au toit de toile grise et le flat-twin reprit son ronronnement monotone.

Je restais interloqué. J'avais alors le permis de conduire depuis plus de vingt ans, j'avais déjà rencontré des individus farfelus, mais celui-là «remportait le pompon ».

Peu de temps après, nous traversons Sassenage et nous entrons enfin dans la ville de Fontaine, ville de la proche banlieue de Grenoble où je résidais alors.

Après avoir repris la même tête sympathique qu'il avait au bord de la route, lorsqu'il avait été pris en stop, un grand sourire aux lèvres, l'air enchanté, il pointa impérativement un arrêt de tramway et m'expliqua :

- Ah ! Me voilà arrivé. Pourriez-vous me déposer ici, près de l'arrêt du tram. J'ai l'habitude. Ce sera plus facile, et pour vous et pour moi. Dans Grenoble, avec les sens interdits, j'ai peur de nous perdre. Allez, merci beaucoup et au revoir peut-être !

Derrière mon immense volant, presque interdit, j'obtempérai comme un automate. Je le déposai en marmonnant un inaudible au revoir et enclenchai la première, en tirant sur la gauche l'interminable levier central à boule en plastique gris clair.

Hors de l'auto, en s'inclinant, l'homme m'adressa un aimable et ultime petit signe de la main et alla s'asseoir tranquillement, sur le banc en bois de l'arrêt. Son sac à dos sur les genoux, comme le même petit garçon « qui espère sa maman au sortir de l'école », il attendit certainement le prochain tramway (ou qui sait, peut-être un vaisseau inter temporel)

Au fond de ses méandres, ma mémoire de quadragénaire inscrivit cette étonnante aventure.

Sur l'instant, en secouant la tête de droite à gauche, et de gauche à droite, ma rationalité me fit sourire.

Puis, je continuai mon chemin et ma vie.

Jusqu'à ce jour, je ne revis jamais ce singulier personnage.

Qui était cet étrange être ange qui dérange ou qui arrange et parfois qui vous change la vie et l'avis. Qui l'avait envoyé vers moi ?

PRÉDISPOSITIONS !

Cayenne 1998

« L'événement à venir projette souvent son ombre » Théophile CAMPBELL

« Le premier août 1972, muni de cette convocation, vous devez vous présenter à 7 heures précises à la Caserne du régiment du Train Groupe de Transport 505, quartier Général Frère cours Verdun à Vienne (Isère). »

C'est à peu près en ces termes que le ministre des armées m'invitait dans ses murs, pour être un an son hôte, tous frais payés. Un an à passer en compagnie de gens que je ne connaissais « ni d'Ève ni d'Adam » ; à qui j'allais devoir accorder une intimité que j'aurais certainement préféré partager avec d'autres personnes de mon choix.

Cependant, comme j'avais été pensionnaire toute ma scolarité secondaire, dans un internat où la discipline était d'une rigueur extrême, l'homme des casernes que j'allais devenir après cette expérience, ne trouva pas, comme la plupart de mes nouveaux

camarades de chambrée, cette nouvelle vie trop laborieuse.

Il y avait même parfois de bons moments.

Grâce aux piqûres de vaccination et aux quarantaines qui suivaient, aux entraînements aux défilés, aux maniements d'armes, aux parcours du combattant et aux marches forcées, le premier mois passa rapidement. Il faut admettre que mon emploi du temps était habilement orchestré par un capitaine, ses lieutenants et ses sous-officiers apparemment rôdés à l'exercice.

Je commençais à m'habituer à ces insolites us et coutumes militaires, lorsque, début septembre, un étrange convoi apparut dans la cour de la caserne.

Après de difficiles manœuvres, deux poids lourds bâchés s'arrêtèrent au plus près de la porte du long bâtiment où se trouvaient les chambrées.

Quel matériel pouvaient-ils bien apporter, puisque les transports de troupes étaient obligatoirement débâchés ?

Je fus bien étonné de voir descendre des deux camions fermés, une cinquantaine d'hommes emmitouflés dans une épaisse capote d'hiver, un chaud bonnet rivé sur la tête et des gants de laine enfilés aux mains.

Après avoir répété maintes et maintes fois ; qu'à l'armée, qu'il pleuve ou qu'il neige, l'été se terminait le premier octobre, pourquoi autorisait-on aujourd'hui, presque un mois avant la fin de l'été

“réglementaire”, cinquante appelés du contingent, à porter leur tenue d’hiver en cette pleine « saison estivale » ?

Même ici, dans l’armée de la République Française, il y avait donc plusieurs poids et plusieurs mesures !

Certains matins, moi qui étais frileux comme un chat, j’aurais bien aimé avoir ce privilège. J’aurais adoré couvrir d’une chaude parka ou tout simplement d’un épais blouson, cette légère chemise brune « réglementaire » elle aussi, qui avait du mal à protéger mon frêle torse de la bise glaciale d’automne qui descend comme une folle la vallée du Rhône, pour aller enfler et fraîchir le Mistral de nos provençaux.

Après avoir pénétré dans le large couloir d’entrée, je remarquai que tous ces nouveaux venus qui attendaient, alignés debout, en rang d’oignons, sac au pied, étaient tous des hommes de couleur sans exception aucune. Leurs carnations s’inscrivaient dans toutes leurs déclinaisons, de la plus claire à la plus sombre.

Il ne me fallut pas longtemps pour sympathiser avec eux. Leur approche philosophique de la vie m’avait inlassablement attiré. Le fait de ne prendre au sérieux que les choses graves et importantes me séduisait toujours. Au pensionnat puis à la fac

surtout, j'avais déjà remarqué que ma compagnie était recherchée par mes camarades antillais et africains.

Sans me vanter, mais je m'en glorifie cependant : mon humour bon-enfant, mon humanisme à toute épreuve et surtout le grand respect que je montrais pour l'autre, quel qu'il soit, y était certainement pour beaucoup. Je n'avais aucune gloire à tirer de cela, comme Obélix pour la potion magique, j'étais tombé dans une marmite philanthropique tout petit. En effet, ma famille, amenée à déménager souvent à cause du travail paternel, j'avais passé ma jeunesse à m'adapter à de nouvelles coutumes, à de nouvelles façons de voir les choses. A cette époque surtout, avant l'aplanissement télévisuel, personne ne pouvait parler de culture française, monolithique et figée...il y avait des cultures françaises nombreuses, hétéroclites, parfois même antagonistes. D'un village à l'autre, tout pouvait être dissemblable : les patois, les plats, les vêtements etc, etc ; c'est ce qui faisait d'ailleurs l'un des charmes de cette époque. Changer de village en ces temps-là, c'était pratiquement changer de pays. Si l'ennui naissait alors, il ne naissait pas de l'uniformité. La société uniformisante « coca cola » comme je l'appelle, n'était pas encore passée par là.

Langue, costumes, climat et le reste compris, un Alsacien était aussi distinct d'un Breton que pouvait l'être un Antillais d'un Basque. Alors,

habitué à passer de l'un à l'autre, j'avais trouvé un art de vivre particulièrement tolérant. Composant aisément avec les différences, j'avais acquis de ce fait, un prompt sens de l'acclimatation. Et pour survivre, une espèce ne doit-elle pas s'adapter ? J'étais donc devenu au fil du temps un spécimen prêt à s'ajuster facilement à un nouveau milieu.

Environ un mois plus tard, les classes faites et le permis de conduire militaire PL (poids lourd) en poche, je fus appelé dans le bureau du capitaine Malet, commandant de la section, qui semblait tout connaître sur ses subalternes, grâce à ses nombreux indicateurs de tendance.

- Brigadier : voilà..., pour les dix camions dont vous aurez la responsabilité, je vous ai affecté dix chauffeurs originaires des DOM qui seront sous vos ordres, car il semblerait d'après ce qu'on m'a rapporté, que vous ayez des propensions pour bien vous entendre avec eux !

Comme si j'avais fait ça toute ma vie durant, quelques semaines plus tard, je partageais les punchs « maisons », les bananes pays écrasées dans le Rhum, et comprenait en les différenciant, les meilleurs jurons et les bonnes blagues créoles,

martiniquaises et guadeloupéennes avec presque autant de facilité qu'un natif « de là-bas ».

Il y a parfois des sympathies, des affinités, des inclinations qui, comme les voix (ou les voies) du Seigneur, nous sont impénétrables.

D'où me venaient toutes ces facultés et toutes ces attirances ?

Trouverais-je un jour quelqu'un pour me l'expliquer ?

LE PUPITRE ORANGE

Cayenne 2000

« Objets inanimés avez-vous donc une âme

Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer? »

Alphonse de LAMARTINE

Présenté d'une main tremblante par un préposé tout ému, un petit bleu (télégramme) apportait la mauvaise nouvelle : « la Mère », ma mère était morte. Veuve depuis longtemps, elle avait géré la grande demeure familiale sans faillir, jusqu'à son dernier souffle.

Comme il est de coutume après les funérailles, ses enfants « rangèrent ses affaires ». Les silencieux témoins de toute une vie teintée de joies et de peines multiples commencèrent à s'étaler sur la longue table en bois de la cuisine familiale. Souvent, dans ces moments-là, les souvenirs les plus enfouis ressurgissent comme des diables de leurs boîtes.

Dans les vieilles maisons d'antan qui ont abrité des générations, les pièces les plus mystérieuses et souvent les plus captivantes pour un fouilleur de passé comme moi, restent le grenier, la cave et le débarras. Parce que c'est là, effectivement, que

viennent patienter, pour un futur hypothétique ou pour un ultime abandon, nombre d'objets qui accompagnèrent, en leur temps, parfois quotidiennement, la plupart des membres de la famille.

Dans l'imposant galetas, au milieu d'un amoncellement indescriptible d'ustensiles en tous genres, un vieux pupitre orange à moitié dévoré par les vers à bois (les poux bois comme on dirait en Guyane) était couché les quatre pieds en l'air. Sans hésitation, je reconnus mon bureau d'enfant : une antique écritoire en sapin blanc que mon père avait récupéré lors de l'une de ses distributions de courrier, sous le préau d'une vieille école déjà fermée « par manque d'effectif ». Et je pensais aussitôt à mon ami Jean Ferrat que j'avais rencontré peu de temps avant son décès et aux premiers vers de la Montagne : ils quittent un à un le pays pour s'en aller gagner leur vie, loin de la terre où ils sont nés. Depuis longtemps, ils en rêvaient de la ville et de ses secrets, du formica et du ciné...

Je contemplais aujourd'hui ce vieux pupitre en secouant la tête et sans plus attendre, je le dégageais avec émotion, du monceau d'objets hétéroclites.

Une fois extirpé de l'innommable capharnaüm, je le transportais tout poussiéreux pour l'installer debout devant moi, dans le sous-sol vide. En le regardant, les yeux pleins de vague à l'âme, un flot

d'images insolites se bouscula dans mon esprit émotionnellement affecté.

Je revis ainsi le matin de Noël où cet imposant cadeau, recouvert de papier kraft, prenait une place si importante devant le sapin décoré qu'il le cachait presque entièrement à mes jeunes yeux intrigués. Je me rappelais les longs moments passés à écrire à la plume, courbé comme un valeureux greffier de justice, la langue serrée entre les dents par l'application. Je me souvenais enfin quand, plus tard, mon père me proposait le reste d'un bidon de peinture antirouille orange pour dissimuler un vernis écaillé, à bout de souffle. Je n'étais pas content du tout de cette couleur choquante mais je savais que je n'avais pas le choix car "à la maison", on ne devait pas gaspiller. La pénible époque des restrictions était encore gravée dans chaque mémoire.

Le matin de ce grand rangement, la surprise fut plus grande encore lorsque j'entrouvris la tablette supérieure à paumelles métalliques rouillées.

Dans le casier maculé de larges tâches d'encre violette indélébiles absorbées par le bois sans teint, au milieu de craies brisées et de crayons de couleur mal en pointe, un vieux bouquin en assez bon état avait patienté. Je n'eus même pas à lire le titre car je reconnus aussitôt l'illustration de la couverture : un noir coiffé d'un immense chapeau de paille illuminait par son large sourire ce spécimen de la

collection bibliothèque verte de chez Hachette de 1953.

Je pris presque religieusement dans mes mains ce livre de littérature enfantine. Comme nombre de petits américains avant moi, comme une large population dans le monde entier, la bouleversante tragédie de la Case de l'Oncle Tom, d'Harriet Beecher Stowe, m'avait ému si fort que je sentis à nouveau les larmes me brouiller la vue.

Aujourd'hui à Cayenne, dans la citée de Christiane Taubira, près d'un demi-siècle plus tard, je comprenais avec une acuité encore plus grande, les revendications si légitimes de tous ces petits enfants d'autant d'Oncle Tom, qui ressentaient gravées en leur cœur les abominations de cet odieux crime contre l'humanité que fut la traite négrière. George Sand dans son article de décembre 1852 l'avait pressenti car elle précisait déjà :

« Honneur et respect à vous, madame Stowe. Un jour ou l'autre, votre récompense, qui est marquée aux archives du ciel, sera aussi de ce monde ».

Pour ma part, je me demandais et me demande encore aujourd'hui pourquoi le seul livre qui restait dans ce bureau orange était celui-ci ?

Pourquoi un petit campagnard né dans la France profonde s'intéressait-il déjà à cette tragédie humaine qui s'était passée bien loin de ses préoccupations quotidiennes ?

A ce moment-là, je pensais que Dieu seul était en mesure de le savoir.

L'ALCOOLO

Cayenne 1999

« Devine si tu peux et choisis si tu l'oses »
Pierre CORNEILLE

La chambre exiguë que j'occupais au troisième étage d'un immeuble cayennais de l'avenue Charles de Gaulle depuis plus d'un mois déjà était accueillante, mais son prix était bien trop élevé pour mes maigres émoluments. Bien que son balcon donnât sur l'une des artères les plus animées de la ville ; la solitude que je ressentais de plus en plus pesante, commençait à rendre mon existence difficile.

Depuis mon arrivée en Guyane, et particulièrement depuis mon installation à Cayenne, tous les soirs, quand le temps le permettait, j'avais pris pour habitude d'aller m'installer sur un banc de la Place des Amandiers, près de cette mer océane qui me séparait désormais de mon pays natal. Là, quand je ne lisais pas, je partageais avec les quelques habitués du lieu, un peu de fraîcheur et beaucoup de chaleur humaine. Une ancienne

employée de l'institut Pasteur, un vétéran de l'armée de l'air, plusieurs retraités des administrations locales et quelques chômeurs invétérés qui consumaient leur temps malheureusement trop libre entre la pêche, le tafia et des engueulades interminables, me faisaient arbitrer leurs innombrables expériences passées.

J'écoutais avec attention et dispensais souvent quand il le fallait, le mot qui sonnait assez juste. Mon métier de psychopédagogue m'avait quelque part rendu expert dans ce genre de communication. Dans ces moments-là, je pensais toujours au Major Thomson qui affirmait qu'un homme qui vous demande « comment allez-vous » ne veut rien savoir de votre santé, mais, c'est plutôt qu'il a grande envie de vous faire état de sa propre forme. Et c'est pour cela que j'écoutais plus que je ne conversais.

Je ne parlais que très peu de moi, de ma vie dans « mon vieux monde » dans cet autre univers d'avant, de cette existence dérégulée dont j'avais survécu plus au Nord, de l'autre côté de cet océan infini : cette mer océane qui avait perdu ici sa couleur vert bleu et était devenue presque aussi rouge que la latérite omniprésente ; que les pluies équatoriales drues et puissantes réussissaient à arracher, par millier de tonnes, à cette forêt impénétrable. Empourprée l'était-elle peut-être aussi du sang qu'avaient versé ses habitants successifs ?

Or, parmi ces coutumiers de la Place des Amandiers, il y en avait un qui, apparemment, voulait nouer des relations plus particulières avec moi.

Chômeur depuis quelques mois déjà, il semblait cependant sortir du lot. Sa conversation était assez agréable, ses propos paraissaient sensés et sa connaissance du pays semblait des plus pertinentes.

Au fil des mots et au fil des jours, le dessin de cet homme de rencontre m'apparut plus clairement.

Il cherchait quelqu'un, mais « pas n'importe qui » pour partager un appartement qui était devenu trop grand pour lui tout seul, depuis le départ de sa femme et de ses trois enfants.

De mon studio au troisième étage, je passais à une petite chambre au second bien moins confortable mais singulièrement moins onéreuse.

La rentrée des classes effectuée, le grand sablier du temps laissa s'échapper rapidement les jours.

(C'est fou ce que le temps passe vite lorsque l'on est assujetti à un emploi de ce temps précis).

La vie des deux « célibataires » continua ainsi avec peu de convivialité.

Le plus souvent, je restais dans ma chambre pour lire et ne partageais que quelques rares instants de communauté. C'est impressionnant ce que j'ai pu lire et écrire (tout et n'importe quoi) à cette époque-là de ma vie : certainement pour combler un vide affectif et effectif (des mots contre des maux)

Assez rapidement, je m'aperçus que mon hôte avait un vilain penchant pour les boissons alcoolisées de toutes sortes. Pratiquement chaque soir de la semaine, il rentrait dans un état d'ébriété qui le rendait plutôt bruyant et pas très apte à converser. Certainement que les récents bouleversements de sa vie sentimentale y étaient pour beaucoup dans cette addiction déplaisante.

Je regrettais parfois la tranquillité de mon studio de l'avenue De Gaulle et pensais souvent à cet adage que répétait ma grand-mère maternelle, issue d'une famille paysanne du centre de la France, les pieds bien dans ses sabots de « feuillard » et la tête bien attachée sur ses épaules menues « un homme sans femme, c'est comme une maison sans toit, ça s'écroule rapidement »

Toujours seul, pas du tout attiré par les « femmes faciles » que me proposait parfois mon logeur, « ce dernier qui avait fini par me surnommer « l'abbé » à cause de cette vie désirée « d'anachorète », fut tout étonné un soir d'entendre

un véhicule klaxonner discrètement au pied de notre modeste immeuble à colombages.

Une longue limousine gris métallisé attendait avec, près de la portière gauche, le regard tourné vers le balcon du second, une très belle métisse en robe créole en madras bleu et blanc.

Bien qu'un peu éméché, « l'alcoololo » regardait l'attrayante personne puis, le visage grave, il fixa son colocataire que j'étais et me dit d'une voix posée et cérémonieuse, sans hésitation, comme s'il était tout à coup redevenu à jeun :

-Tu vois l'abbé, je suis certain que tu vas te marier avec elle !

Pour toute réponse, je secouai rapidement la tête de droite à gauche en affichant une étrange moue qui signifiait en quelque sorte : « n'importe quoi, tu te prends pour la Pitie de Delphes ou pour madame Soleil vieil ivrogne ! ».

Aujourd'hui, dix ans après, je suis le plus heureux des hommes à partager la vie de cette belle personne qui m'a réconcilié avec le sexe que les hommes imbéciles qualifient souvent de faible.

LE GRAND DÉPART

Cayenne 1998

« Il arrive que les grandes décisions ne se prennent pas mais se forment d'elles-mêmes. »
Henri BOSCO

- Si tu continues ainsi, sais-tu où tu finiras ? à Cayenne mon garçon, à Cayenne !

Voilà ce que me répétait mon père toutes les fois que je faisais une grosse bêtise.

Le gamin que j'étais alors se demandait pourquoi son géniteur pensait à tout prix qu'il finirait là-bas.

Comme à cette époque de mon existence, j'étais incapable de localiser cette fameuse Cayenne, à voir sa réputation, je la croyais proche de l'enfer. Parfois même il m'arrivait de la supposer être l'enfer lui-même.

Ma petite tête blonde l'imaginait peuplée de monstres prêts à la dévorer, envahie de plantes carnivores, infestée de moustiques et de microbes qui pouvaient donner des maladies et des fièvres si

graves qu'elles étaient « trop picales » pour être guéries ou tout simplement soignées.

Il faut dire que si Cayenne n'avait pas bonne presse en métropole c'est que l'image de la Guyane ne s'était pas encore remise de sa période «bagnarde». Dans de nombreux esprits, même plus de dix années après sa fermeture, cet inhumain lieu de détention semblait toujours fonctionner. Encore aujourd'hui, si vous posez la question à un "Métropolitain" d'un certain âge, ne vous étonnez pas si, pour lui, Cayenne se résume toujours à trois choses, le bagne, le poivre et l'enfer vert. (Pas très réjouissant tout ça ! à tel titre qu'il en oublie même le SUV de luxe Porsche !)

Jamais alors, je n'aurais imaginé qu'un jour, presque un demi-siècle plus tard, je préparerais ma valise pour mon grand départ vers cette ancienne "France Équinoxiale du bout du monde, tant décriée.

J'étais assurément à mille lieues de penser que j'y trouverais tous les ingrédients qu'il faut pour être heureux.

Mes cinquante ans étaient déjà sonnés le jour où je reçus mon affectation pour ce lointain département d'Outre-Mer.

Dès mon arrivée, alors que je débarquais de la banlieue grenobloise, je me présentais à l'I A, au Rectorat, « place de Grenoble » (il n'y a pas de hasard) à Cayenne. Dans cette chaleur équatoriale, ce supérieur hiérarchique (un Blanc comme on dit en Guyane) me fit un accueil qui me refroidit un peu. Avant même de se présenter lui-même et de me saluer, il me regarda en silence de la tête aux pieds et d'un ton inquisiteur me demanda :

- Que venez-vous faire ici, en Guyane ?
- Depuis ma plus tendre enfance, je rêvais de rencontrer des indiens et aujourd'hui, je vais pouvoir exaucer ce souhait ! Répondis-je avec un brin d'humour pour essayer de détendre une atmosphère que je sentais s'alourdir.
- Vous savez, ici, vous aurez bien autre chose à faire. J'espère que votre séjour va bien se passer, car la plupart des "Métropolitains" de votre âge qui viennent finir ici leur carrière, n'est pas toujours très claire.

Sur le coup, cette ultime phrase dite d'un ton sec me surprit, mais la dernière partie me fit sourire à posteriori sur le chemin du retour à l'hôtel où je logeais alors depuis mon arrivée très récente.

Mon esprit facétieux prompt à toute espèce de jeux de mots ne pouvait laisser passer une telle opportunité. A son insu, ce brave (I A) Inspecteur d'Académie m'avait tendu la perche.

C'était quand même quelque part comique de traité un « vieux Blanc » de pas clair dans un pays où la majorité de la population est de couleur.

Je me demande encore aujourd'hui ce qui m'a poussé à ce grand départ.

J'avais toujours senti comme une petite voix intérieure qui me proposait de partir.

J'avais même mis plusieurs de mes amis dans la confidence. Mais, qui n'a jamais pensé un jour tout laisser pour aller si loin que jamais le passé ne saurait nous rattraper ?

Or, entre le rêve et la réalité il y a un pas souvent si grand que très peu de personnes ont le courage ou la folie de sauter. Pour rester, on sait toujours trouver « le bon prétexte » : les enfants, les parents, la maison, le travail etc etc.... Mais pour partir ?

Le mois de septembre où je pris cette décision : la décision ; c'est comme si on me l'avait dictée.

Le siège du GAPP éclaté (Groupe d'Aide Psycho Pédagogique) dans lequel je travaillais alors, était dans un ancien logement de fonction, éloigné de tous mes collègues enseignants. Ma mission exigeait de me rendre dans plusieurs petites communes rurales. Je ne voyais jamais ni notes de

services, ni bulletins officiels, ni aucun document de toute cette paperasserie souvent « illisible » et généralement non lue, qui inonde les administrations dans tous les états du monde. Tous ces documents arrivaient dans les différentes écoles, mais pratiquement jamais jusqu'à moi, sauf s'ils étaient adressés à mon nom.

Comme pour le foot en 1998, j'avais l'impression que la France, en ce domaine, devait être championne du monde en imprimés en tous genres.

Mon esprit franc-tireur d'ex soixante-huitard trouvait son compte à ne pas avoir à lire cette espèce de littérature. En un mot, lorsqu'on m'oubliait, je ne m'en portais pas plus mal.

Or, cette fois-ci, la note de service du Rectorat de Grenoble était arrivée comme par magie sur mon bureau. Je ne pouvais pas la rater. A ce jour, je ne sais d'ailleurs toujours pas qui et pourquoi on l'avait déposée là, bien en évidence, presque sous mon nez.

Comme je ne comprends toujours pas non plus pourquoi je me suis empressé de remplir le formulaire de demande de poste qui l'accompagnait.

Toutes ces questions sans réponses tournent encore fréquemment dans ma tête.

Parfois, je me demande même si ma volonté n'était pas induite par d'authentiques desseins qui me dépassaient.

N'étais-je pas prévu pour effectuer une mission bien définie dont les tenants et les aboutissants m'échappent encore aujourd'hui complètement ?

Encore à l'heure actuelle, l'Éternel seul paraît le savoir !

LE COUP DE FOUDRE

Cayenne 1999

« On dit parfois qu'un coup de foudre est la reconnaissance d'un sentiment qui existe déjà en nous depuis très longtemps. » David FOENKINOS dans le Mystère Henri Pick (2016)

Ce fut comme une étrange révélation :

Elle était assise à son bureau, les lunettes au bout du nez et le nez dans ses copies à corriger. En même temps que je pénétrais dans la pièce, elle leva la tête. Je stoppai net ma progression comme arrêté par une onde puissante. Je rentrai involontairement la tête dans mes épaules comme pour me faire plus petit, plus inoffensif. Puis, je relevai la tête et plongeai longuement mon regard dans le sien.

Elle ôta ses lunettes et, sans un mot, elle me fit le signe d'aller m'asseoir à un bureau d'élève. J'eus une certaine difficulté à entrer mes jambes sous la table en bois vernis de cette classe de maternelle. J'affichais un large sourire qui éclairait mon long

visage déjà marqué par des rides du lion approfondies par sa minceur.

Au tableau noir, encadré par des illustrations et des dessins d'enfants, il était écrit en lettres majuscules : **DEMAIN CE SERA LE DÉBUT DES VACANCES D'ÉTÉ.**

J'entamai la discussion pour parler de la rentrée prochaine. Elle écouta attentive et immobile, comme une bonne élève. (Je faisais alors partie d'un RASED de Cayenne, Réseau d'aides spécialisées aux élèves en difficulté, et soutenais les enfants en difficulté d'apprentissage dans son école qui se trouvait dans mon secteur d'intervention. A la fin de chaque année scolaire je réalisais le bilan avec les responsables des classes concernées).

Après quelques phrases d'introduction et d'analyse, je m'arrêtai soudain et l'invitai à me rejoindre. Sans pouvoir me l'expliquer, la distance et la position magistrale immiscées entre elle et moi me gênaient. Sans dire un seul mot, elle m'obéit.

Pendant qu'elle effectuait le court trajet, je l'examinai avec discrétion, sans regard prédateur. Jamais je n'avais autant perçu l'éclat de sa peau brune, la séduction de sa taille et de sa poitrine, la finesse de ses doigts que la lumière intense de cette matinée équatoriale de début juillet, traversait. Je considérais son allure avec étonnement, comme une chose extraordinaire. Désormais je désirais

connaître son lieu de vie, tous les vêtements qu'elle portait, les personnes qui l'entouraient et qu'elle chérissait. L'attrance charnelle disparaissait sous une envie plus profonde, plus intense, plus sereine dans une curiosité presque douloureuse qui ne me semblait pas avoir de limites.

Elle s'assit sur une petite chaise et eut plus de facilité que moi, tout à l'heure, à introduire ses jambes sous la table.

Nous nous regardâmes ainsi, les yeux dans les yeux, un long et intense moment, toujours silencieusement.

Alors comme un robot, je dégrafai la gourmette en or de mon baptême que je portais inlassablement sur moi depuis des dizaines d'années, gourmette où était gravé mon prénom, et je l'attachai à son fin poignet.

Toujours en silence, je me levai tranquillement et me rapprochai de la porte presque en catimini, comme un voleur son forfait accompli.

Avant de sortir, le regard évanescent, elle ne me concéda qu'une unique phrase :

- Dans la vie, il y a des occasions qu'il ne faut pas laisser passer car elles ne se présentent qu'une seule fois.

En début d'après-midi, lorsque les classes étaient encore vides de leurs occupants et de leurs

enseignants, je déposai un poème sur son bureau désormais en ordre et bien agencé.

RENCONTRE...

Il suffit d'un sourire ou parfois d'une larme,
D'un grand éclat de rire, d'un petit brin de charme,
Pour qu'un cœur bascule et s'incline aussitôt,
Et l'on croit se connaître alors depuis bien tôt.

Une voix, un parfum, une certaine allure,
Un regard, une moue, une désinvolture,
Un rien de geste tendre perçut les yeux mi-clos,
Et l'on peut se comprendre déjà à demi-mot.

Ces moments exaltants que l'on vole au passage,
Ces frôlements soyeux en guise de messages,
Voilà en quelques mots ce qu'est une rencontre,
Du ciel ou de la terre, nul ne peut être contre.

Il suffit d'un sourire ou parfois d'une larme,
D'un grand éclat de rire, d'un petit brin de charme,
Pour qu'une vie devienne une toute autre existence,
Et que l'amour s'installe par sa douce présence.

L'ÉCLAT DU MIROIR

Entre Martinique et France au XVIIIème siècle

« On voudrait revenir à la page où l'on aime, et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts. »
Alphonse de LAMARTINE

Parfois l'on croit vivre un conte de fées mais, les fées semblent toujours devoir rendre des comptes à plus puissant qu'elles.

Dans la belle île de Madinina plus connue désormais sous son nom de Martinique, Matnik en créole, il était une fois une jeune et belle “négresse de maison” qui était tombée follement amoureuse d'un riche et beau voyageur venu du royaume de France pour commercer.

Il paraît que l'exotisme est souvent un puissant aimant qui permet d'attirer les êtres même les plus antagoniques.

Tout le monde sait bien que l'amour ne se commande pas et que très souvent le cœur a mille raisons que la logique ignore.

L'amour rend aveugle, sourd, seul, et mutin, mais on ne le sait qu'après, nous prévient pourtant

l'écrivain Grégoire Delacourt. Mais, vous comprenez bien que les amoureux ne peuvent l'entendre tout simplement par le fait qu'ils sont amoureux.

Une nuit, la "belle négresse" raconta l'histoire de son parcours à son amant blanc.

- Ce fut un matin de saison sèche, au lever du jour, que ma vie a basculé. Les hommes de l'armée du roi d'Abomey arrivèrent dans mon village Yorouba en Afrique. Ils tuèrent tous ceux qui résistaient puis ils nous attachèrent par petits groupes. Nous avons marché longtemps surveillés et fouettés par de grands guerriers noirs accompagnés de quelques lançados (trafiquants métis). Un équipage de blancs nous attendait sur une plage de la côte avec un énorme bateau dans lequel ils nous entassèrent comme des marchandises. S'ensuivit une longue traversée d'une soixantaine de jours où nous allions perdre les moins solides d'entre nous qui étaient jetés à l'eau sans cérémonie. Les journées et les nuitées paraissaient infinies. Nous étions plus d'une centaine entassés avec des tonneaux, de la nourriture et des ballots en tous genres. Nous étions maltraités, battus et très mal nourris. Nous ne sortions que quelques minutes par jour sur le pont pour prendre l'air et nous dégourdir les

membres. A l'intérieur du navire, il fallait respirer un air vicié dans lequel tout puait.

Arrivés en Martinique, les vendeurs blancs nous ont vêtus de beaux vêtements pour nous faire paraître plus présentables aux yeux des acheteurs. Nous étions séparés et vendus une cinquantaine de livres tournois. Je me sentais avilie, rabaissée, humiliée.

C'est donc depuis ce jour que je devins esclave de mon maître actuel. J'ai été importée directement aux colonies, pour cultiver des champs de cannes à sucres.

Alors, dès le lever du jour, d'immenses champs m'attendaient. Le soleil tapait fort, l'eau et la nourriture ne faisaient leur apparition qu'en fin de journée, seulement si notre travail était soigné et rigoureux. Notre cultivation devait être abondante, sérieuse mais surtout rapide pour ne pas être battus et maltraités par le commandeur qui, le fouet à la main, nous surveillait en permanence de son air cruel et soupçonneux. A la tombée de la nuit, je devenais une esclave domestique. J'accomplissais les tâches ménagères chez mon maître et je répondais à toutes ses demandes. Ma mémoire oubliait mon enfance en Afrique et j'avais l'impression, au fil du temps, d'avoir été soumise à ces

blancs depuis mes origines. Et puis la femme du maître me remarqua et me prit à son service personnel. C'est une femme très pieuse et très abandonnée par son mari à qui son père l'a mariée pour éponger des dettes de jeu. Petit à petit, nous avons partagé ensemble sa solitude. Et puis, tu es venu pour commercer avec mon maître et tu connais la suite.

Mais voilà qu'un jour, malgré les conseils répétées et soutenues de sa maîtresse, notre belle esclave entêtée et amoureuse embarqua avec l'être chéri, pour le bout du bout de son monde : la France.

Son amoureux était riche et son maître redevable. L'argent permet d'acheter facilement les rêves et de transgresser allègrement les lois.

C'est au début de l'été qu'elle arriva dans le pays de son amant, où elle reçut de sa part « promesse d'épousailles ».

Avec elle, elle avait emmené dans ses bagages, ses cages de colibris minuscules, ses perroquets multicolores et son hamac en coton blanc.

Elle avait aussi apporté de gros bouquets de fleurs exotiques pour nourrir ses oiseaux mouches et une multitude de graines et de fruits pays pour ses perroquets multicolores.

Comme pour fêter l'événement, un fier soleil brilla aussi fort et rayonna aussi chaud que dans son pays natal durant toute la saison estivale.

Installée sur son hamac en coton entre l'ombre de deux chênes centenaires, la pauvre enfant croyait que, pour la retenir, sa bienveillante maîtresse lui avait honteusement menti.

Mais, dès que les premières feuilles se détachèrent des arbres, dès que le soleil se fit plus pâle, dès que les jours diminuèrent, dès que les matins devinrent plus frais, elle s'aperçut que les amours même le plus ardentes ne réussissent pas à réchauffer suffisamment les cœurs et les corps des belles femmes noires.

Elle qui, dans sa plantation, était habituée à être dehors vêtue très légèrement toute la journée, du matin jusqu'au soir, lorsqu'elle découvrit que les petits morceaux de coton qui tombaient du ciel étaient si froids qu'ils paralysaient ses gracieux doigts quand elle tentait de les attraper, elle rentra enfin dans la grande maison de son riche amoureux.

Là, comme un ridicule petit fragment de soleil brasillant, au milieu d'une immense pièce, dans une cheminée dérisoire, quelques bûches rougissantes tentaient désespérément de réchauffer l'air, les murs et les êtres qui vivaient autour.

Formant une unique boule de plumes colorée, les malheureux colibris se serraient désespérément les uns contre les autres, dans un coin de leur cage,

pour avoir moins froid. Les perroquets se taisaient désormais et succombaient l'un après l'autre.

Entre deux arbres dénudés, un hamac dérisoire disparaissait désormais sous un énorme édredon de neige fraîche.

Le bel amoureux avait beau rajouter des bûches, doubler les fourrures pour protéger le corps de sa belle, rien n'y faisait. L'argent n'achète pas tout.

De son lit, paralysée par la rudesse du climat, la belle enfant regardait désespérément se vider ses cages et se couvrir de givre opaque les vitres épaisses des carreaux.

Dehors tout était froid et gris. Les arbres allongeaient jusqu'aux cieux des branches dénudées et noires : tout semblait déjà mort.

Enfin, un matin, elle ne réussit pas à se lever. Elle demanda alors son beau miroir rond : ce beau miroir doré qu'elle affectionnait tant, ce muet compagnon qui savait la rendre si belle, ce délicat présent cerclé d'or que lui avait apporté son aimant de l'un de ses lointains voyages commerciaux en Orient.

Elle le fit installer contre le mur, près d'elle, de telle façon qu'elle puisse y voir la lueur de la flamme de la cheminée.

Mais, la lumière de ce soleil artificiel ne chauffait pas. Elle était aussi froide que l'air qui l'environnait et qu'elle expirait désormais en longues et mystérieuses volutes de vapeur.

La fièvre s'empara d'elle, sa respiration devint de plus en plus difficile.

Finalement, après de nombreuses quintes de toux prolongées, l'affection la terrassa en quelques heures. Ainsi, avant la fin des frimas, rendit-elle son âme à Dieu dans les bras de son amant. Cette âme qui, lorsqu'elle était dans le corps de cette jeune esclave, avait tant souffert de l'éloignement contraint et des réminiscences primales.

La belle captive croyait avoir choisi une forme de liberté, elle avait choisi un rendez-vous avec sa propre mort.

Dans un incommensurable accès de colère, le fringant, riche et beau jeune homme détruisit alors tous les miroirs de sa demeure et, pour mettre fin à son désespoir, se trancha la gorge avec l'éclat du dernier d'entre eux : le beau miroir rond tant apprécié par sa maîtresse qu'il n'avait pas encore eu le temps d'accompagner en justes noces.

Son âme en peine se mit alors à errer dans le monde des vivants pour attendre certainement une autre destination qui l'apaiserait et lui permettrait de trouver enfin le bénéfique chemin du ciel.

Ce grand amour brisé par la mort devait être vécu jusqu'à son terme. Son âme en souffrance semblait l'exiger désormais.

Mais n'avait-elle pas été trahie ou au pire damnée par ce suicide ?

Le ciel serait-il assez compatissant pour lui fournir une nouvelle opportunité et une nouvelle chance ?

Mon enfant dit-il ma chère âme
Le temps de te connaître ô femme
L'éternité n'est qu'une pâme
Au feu dont je suis consumé
Il a dit ô femme et qu'il taise
Le nom qui ressemble à la braise
A la bouche rouge à la fraise
A jamais dans ses dents formé

Heureux celui qui meurt d'aimer
Heureux celui qui meurt d'aimer

Louis ARAGON

LE LONG RETOUR EN ARRIÈRE

Saoû 1996

« Il aimait la mort, elle aimait la vie, il vivait pour elle, et elle est morte pour lui. Et de leurs morts naîtrait l'éternité. » Roméo + Juliette.

(Dans l'enthousiasme et à l'unanimité, en l'année 1946, la Martinique et la Guyane devenaient des départements français.)

Ainsi, tout allait commencer pour moi, un an plus tard à Pélussin, dans ce chef-lieu de département, au cœur de ce que les journalistes parisiens appellent la "France profonde" :

Le quinze avril 1947 pour être très précis, une intéressante tranche de vie terrestre débutait pour mon âme dans la salle d'attente toute blanche d'une minuscule clinique privée de la Place des Croix.

Tel un fauve dans une cage trop exigüe, fumant Gauloise sur Gauloise, en uniforme impeccablement repassé, un préposé des P.T.T d'une quarantaine d'années tournait en rond. Comme pour essayer de faire activer le processus naturel qui semblait devenir intolérable pour lui, il allait de temps en temps demander à l'infirmière de service où en étaient les choses.

- Dites, savez-vous où on en est... S'il vous plait, vous ne pourriez pas aller voir si tout va bien ?

A cette époque, même les plus paternels des maris restaient à l'extérieur de « tout ça ». A la maison, ils attendaient derrière la porte de la chambre ou de la cuisine. A la clinique, ils restaient en salle d'attente ou au pire dans le couloir. Pour ne pas les avoir dans leurs pattes, dans la grande majorité des cas, les sages-femmes préféraient les éloigner des salles d'accouchement. L'une d'entre-elles, un peu revêche et à l'allure très masculine, professait d'ailleurs à ses jeunes collègues.

- Si on laisse rentrer le géniteur, c'est deux fois plus de boulot, non seulement il faut s'occuper de l'accouchée, mais en plus il faut réconforter le mari. Entre ceux qui hurlent et ceux qui défaillent à cause du sang, il ne reste que ceux qui font une gueule de cent pieds de long si ce n'est pas le garçon tant désiré. A croire, neuf mois plus tôt, en pleins ébats, qu'ils ne savaient pas ce qui arriverait à leur femme ! D'ailleurs, à les voir si « mauviettes », je suis certaine que s'ils faisaient le premier, il n'y aurait en France que des enfants uniques.

Le pauvre facteur qui se prénommaït Joseph, comme feu son parrain, était chaque fois rassuré par une infirmière moins « moustachu » qu'il connaissait et qui, immanquablement, d'une voix de fausset, comme si elle s'adressait à un enfant, lui répétait en secouant la tête de droite à gauche.

- Joseph, tu n'es pas raisonnable, tu sais bien qu'il est interdit de fumer ici à cause des nouveau-nés. Aller, retourne vite t'asseoir sagement en salle d'attente. Je t'avertirai dès qu'il y aura du nouveau !

Comme un toutou discipliné qui rejoint sa niche en baissant les oreilles, tête inclinée vers l'avant et rentrée dans les épaules, le futur papa retournait s'enfumer et asphyxier ses comparses dans la salle d'attente. Mais, comment être raisonnable lorsque l'on attend son troisième enfant onze ans après le premier. Cette grossesse avait été inespérée. Le papa comme la maman n'y croyaient plus. Leur fille Monique était déjà presque une femme. Et si « tout ça » se passait mal comme pour la fois précédente où le bébé était mort-né ?

En examinant la future parturiente de trente-neuf ans, avec une moue dubitative, le docteur Bompét n'avait-il pas prétendu qu'il faudrait faire extrêmement attention, qu'il devait être « assez gros », qu'il ne faudrait surtout pas accoucher à la maison. Après cette alarmante visite, le soir même,

Jeanne avait beaucoup pleuré et avait confié à son mari en hoquetant.

- A mon âge, gros comme il est, j'ai peur d'avoir une césarienne Et puis, ...c'est parce qu'il était trop gros ...que le petit Marceau est devenu débile, il est resté coincé au passage et a bu du liquide des eaux avant qu'on charcute sa mère pour le faire sortir. Et un gamin idiot reste idiot toute sa vie, et c'est l'enfer à la maison !

Et Joseph essayait de la rassurer du mieux qu'il pouvait.

- Ma pauvre Jeanne, mais qu'est-ce que tu vas écouter toutes ces balivernes de femmes saoules. Tous les accouchements sont différents. Tu verras que le tien se passera bien. Pour ton premier, ça s'est très bien passé, alors, y a pas de raison que pour celui-ci ça se passe mal. Et puis, tous les Marceau ne sont-ils pas un peu cinglés? Rappelle-toi le grand-père Marceau qui se promenait, été comme hiver, avec son manteau de fourrure.

Jeanne ressentit les premières douleurs avec quelques jours de retard sur la date prévue par le docteur Bompét. Mais avait-il bien compté les jours ?

- On ne dirait pas qu'elle l'a attendu si longtemps celui-là, à croire qu'elle voulait

le garder encore un peu, pour qu'il soit le plus achevé possible, avait exprimé, en survolant son dossier devant son mari, l'énorme sage-femme qui était venue la conduire en salle de travail.

Pourtant, aujourd'hui, comme la durée de l'accouchement était désespérément longue, Joseph pâlisait. Il commençait, lui aussi, à douter de son bon déroulement.

Enfin, la coiffe de travers et les cheveux en bataille, une infirmière tenant dans ses bras un gros braillard entortillé dans une énorme serviette blanche maculée de sang, sortit de la salle de travail. Elle le présenta au papa en disant.

- Ah, il nous en a fait voir ce gaillard, mais, maintenant tout va bien. Le vaurien, il a même déjà rempli la poche de ma blouse avec son robinet de garçon.

Et c'est de cette plaisante façon que Joseph apprit qu'il venait d'avoir un fils.

- Et la maman ? demanda presque timidement le mari.

A croire que dans le monde imaginaire de certaines femmes, les hommes ne sont que d'éternels grands enfants. Avec la même tonalité et la même bienveillance fate que l'infirmière de garde avait prises tout à l'heure, elle répondit.

- Ah, la maman... ! elle est bien fatiguée la maman après tout ça. Il faudra bien

quelques jours pour qu'elle se rétablisse vraiment. Il faudra être bien gentil avec elle pour ne pas la fatiguer. Il a fallu l'anesthésier un peu à l'éther pour l'inciser. Mais bon, dans un mois ou deux, elle ne s'en souviendra même plus. Je suis même certaine que, quand elle aura repris conscience et qu'elle verra son gros poupon bien portant, elle ira déjà beaucoup mieux !

Comme le bébé continuait à pleurer bruyamment, reprenant la voix autoritaire d'un militaire sans galon, elle demanda enfin à l'heureux papa qui avait retrouvé des couleurs.

- Et vous allez nous l'appeler comment notre rebelle ?

Embarrassé, la tête baissée comme un écolier puni au piquet, il répondit en bredouillant.

- Avec ma femme et ma fille, on avait pensé à Alain,...c'est plutôt ma fille, Monique, sa grande sœur, qui avait proposé ce prénom, car il paraît qu'il est bien à la mode en ce moment !

De retour à la maison, la grande sœur n'était pas peu fière de tenir « son Ptit Linou » dans ses bras. Bien qu'à cette époque, on supposait qu'elle en ait passé l'âge, elle donnait l'impression de jouer avec lui comme avec un baigneur. Avec un réel plaisir qui se lisait dans ses grands yeux châtaigne,

elle l'habillait, le changeait, le couchait, lui donnait le biberon. Pour aider sa mère fatiguée, en grande sœur responsable comme on allait le lui répéter très souvent, elle lavait à la main brassières, drapeaux et autres langes que son inconvenant petit frère semblait prendre un malin plaisir à salir presque aussitôt, pour qu'elle recommençât. Après une si longue attente, comme c'était naturellement le plus beau des bébés, tout lui était pardonné d'avance. Des grand-mères aux invitées, en passant par toutes les commères du quartier, toutes s'ingéniaient à vouloir faire croire que ses mimiques naturelles leur étaient destinées. Peut-être riait-il, au fond de lui-même, de leur plaisante et incommensurable candeur.

Mais, au treizième jour après sa naissance, une première épreuve difficile vint assombrir un ciel familial que les sourires aux anges du bébé azuraient depuis à peine quelques jours.

Les pleurs incessants remplacèrent les fameux sourires de contentement. «Ptit Linou» ne mangeait plus, ne buvait plus. Il dépérissait à vue d'œil.

La grise mine du docteur Bompét, appelé au plein milieu de la nuit, n'arrangea rien. Avec prudence, il affirma :

- Votre gamin à certainement la toxicose, le choléra infantile si vous préférez, il faut

l'hospitaliser sur le champ sinon je crains le pire !

Abattus, impuissants, Joseph et Jeanne auraient préféré être sourds ce jour-là. Immobiles, vidés, serrés l'un contre l'autre comme des oiseaux frileux, ils se tenaient par le bras. Allaient-ils perdre ce garçon qu'ils avaient si longtemps et tant espéré ?

Sortant son chapelet de sa poche, la grand-mère maternelle s'agenouilla près du lit et se mit à l'égrener comme une folle. Le docteur Bompét, qui savait le temps compté, l'écarta sans ménagement en lui signifiant.

- Allez, mamy, ce n'est pas le temps des prières, il faut se dépêcher, allez zou, préparez-moi ce gosse, je vous l'embarque tout de suite pour l'hôpital avec ma voiture.

Certainement bien mieux que les pieuses incantations de la grand-mère, cette énergique décision sauva « Ptit Linou » d'une mort certaine. Par précaution, la grand-mère fit quand même venir le curé quelques jours plus tard, pour administrer les derniers sacrements.

Pour quelle raison, cette âme mal enracinée avait-elle décidé de quitter précipitamment son nouvel hôte ?

Les prières de Jeanne à notre Dame Sous Terre, la Vierge Noire du quartier populaire de Pélussin avaient-elles été entendues ?

Pour l'avenir, cette douloureuse péripétie rendit la mère et le père du bébé encore plus attentifs, anxieux et même surprotecteurs. Pour toute la famille et pour une grande partie de la tournée du facteur Joseph, le brave Docteur Bompét devint alors une sommité médicale incontournable. Comme par enchantement, à la suite de cette dramatique aventure, sa patientèle augmenta de façon assez considérable.

Joseph, fils et petit-fils de scieur de long, habitué à la campagne et aux bois, ne se sentait jamais à son aise en ville.

Pour faire face aux désagréments de la crise économique des années trente, notre Joseph était devenu fonctionnaire : d'abord cantonnier intérimaire puis, facteur préposé des PTT stagiaire. A contre cœur, il avait dû quitter la petite scierie familiale peu rentable. Mais, souvent, il exprimait le souhait de vivre dans un village. Ainsi, pour demander un poste à la campagne, pour retrouver le bon air, pour mille et une autres bonnes raisons, dans sa quarantième année, sur les conseils éclairés de madame Chazot sa receveuse, le préposé stagiaire Joseph s'inscrivit-il à l'Inspection régionale des PTT de Lyon pour passer le fameux concours interne de Facteur-Receveur. La guerre de 39-45 avait délabré la France et, il lui fallait de nouveaux fonctionnaires pour la remettre en état.

La chance semblait être à la hauteur de ses aptitudes car il le réussit brillamment. A ce concours, ils n'en prenaient que trente-six sur deux mille.

Heureusement, que la première fois fut la bonne car il n'aurait pu se présenter une seconde fois. En effet, à quelques jours près, il aurait atteint la fatidique limite d'âge des quarante ans. Et, c'était bien connu alors, l'anonyme et puissante fonction publique ne badinait pas avec le règlement. C'était pire qu'une maladie honteuse. A cette époque, si vous étiez atteint par la limite d'âge, dans le secret d'un bureau de votre Centre Administratif, on choisissait **IMPÉRATIVEMENT, RÉGLEMENTAIREMENT** et **OBLIGATOIREMENT** plus jeune que vous, même au demeurant moins compétent.

Derrière l'imposant camion de déménagement, un amoncellement d'objets hétéroclites attendait la dextérité du chauffeur et de son jeune employé pour trouver une place à l'intérieur.

Difficilement, mais rationnellement, toute la richesse mobilière de ma famille finit par se loger dans la longue caisse bâchée du Berliet. La gauloise bleue éteinte au coin des lèvres, Joseph regardant le camion démarrer conclut par :

- Avec cette manie, vous, les femmes, de tout vouloir garder, heureusement, qu'on

n'avait trois fois rien ma pauvre Jeanne.
J'ai vu le coup qu'il fallait aller chercher un
autre camion, malgré les grandes
dimensions de celui-là.

Pour se rendre à Sablons (à une vingtaine de
kilomètres de Pélussin), dans son lieu d'affectation,
tout le monde prit le car Citroën car la famille ne
possédait pas encore de véhicule automobile.

De loin, les commères et les gamins du village
avaient encerclé les nouveaux arrivants pour voir un
peu la tête qu'ils avaient.

Si, en ville, les nouveaux venus sont souvent
ignorés, ici, à la campagne, au contraire, c'est, en
plus d'un spectacle, le début d'une adoption ou d'un
rejet. De nombreuses choses se jouant ce jour-là,
comme un artiste qui arrive sur scène, il ne faut
surtout pas rater son entrée.

Lorsque « Ptit Linou » sortit de l'autocar dans
les bras de sa grande sœur Monique, la moins
timide, la plus curieuse et peut-être la plus
maternelle des commères s'avança. Avec un accent
dauphinois prononcé, elle s'enquerra.

- Il est à vous ce mâtru ... je peux le voir
...oh comme il est beau ... on dirait un ange
de la crèche de Noël.

Avant que Monique ait le temps de répondre,
notre « Ptit Linou », trouvant certainement plaisants
cet accent et cette bonne bouille hâlée de paysanne

qui le contemplait, se mit à sourire de toute sa mâchoire édentée. C'était gagné : pour la première fois, dans le village, il avait fait sa première conquête. Et, sans s'en douter, avec cette conquête, il avait fait aussi celle de tout le village de Sablons.

- Comme il est drôle votre bébé, ah ça alors, y me plait bien celui-là, si j'osais, je le prendrais bien dans mes bras... Ah y me plait bien ce mâtru.

Toute fière, les joues un peu rouges, en tendant le bébé, Monique rectifia enfin.

- C'est mon petit frère, et il s'appelle Alain. Mais tout le monde l'appelle «Ptit Linou !».

Alors, comme une nuée de sauterelles, les autres femmes s'approchèrent pour profiter du beau sourire du bambin. Jeanne, un peu médusée, était restée en retrait.

En bonne mère, elle s'avança vers l'attroupement féminin. Entre deux fadaïses, rouge de fierté elle aussi, elle se présenta péremptoirement.

- Je suis Marie-Jeanne la maman de ce petit bout de chou. Je suis la femme de votre nouveau receveur des PTT et on m'appelle tout simplement Jeanne !

Bien que Jeanne ait volontairement omis de préciser que son mari n'était encore que facteur receveur stagiaire, tous les regards se tournèrent

alors vers cette petite femme d'une quarantaine d'années, un peu fragile. Toutes la saluèrent aimablement.

Or, à cette époque, être femme de receveur des PTT dans un petit village, c'était être l'épouse d'un personnage important. Avec le maire, le curé, l'instituteur, le receveur des Postes Télégraphe Téléphone était un homme instruit. Fonctionnaire conséquemment assermenté, il était tenu à l'obligation de réserve, de par sa fonction administrative. Comme ses prédécesseurs, il serait amené à connaître la plupart des affaires de la commune et parmi elles, nombre de secrets de famille (internet était loin d'exister). Et, comme Joseph n'était pas dupe, il savait que c'était surtout pour cette dernière raison qu'il serait respecté, écouté et entendu.

Et, en fines psychologues averties, toutes ces dames d'un certain âge savaient bien qu'un mari ne sait rien cacher sur l'oreiller à une femme qui sait s'y prendre. Donc, pour apprendre parfois quelques croustillantes indiscretions, il fallait mieux être dès le début : bien dans les petits papiers de Madame la Receveuse.

« Le sac au dos, le béret sur l'oreille, la joie au cœur on va d'un air moqueur et l'air si doux électrise et réveille. Joyeux lurons, les enfants de Sablons. » (Hymne local appris en classe.)

Sablons était à cette époque un minuscule village de la région Rhône-Alpes à une soixantaine de kilomètres au sud de Lyon. (Ça a bien changé depuis)

Séparé de la commune ardéchoise de Serrières par sa majesté le Rhône, ce bourg était et est cependant réuni à elle par un remarquable pont suspendu, reconstruit après la guerre.

Comme la commune est passablement étendue, l'importante tournée rurale de distribution du courrier prenait au seul facteur receveur de l'époque, une grande partie de son temps. Les nombreux agriculteurs en activité ou à la retraite qui étaient dispersés dans la campagne attendaient de leur préposé des P.T.T. autant un rôle social qu'un emploi simplement administratif. En plus des lettres, (les mails étaient encore dans les nimbes), du journal et des mandats, il apportait les nouvelles du village, les papiers de la mairie et parfois même, en plein hiver, lorsque les routes étaient peu praticables, le pain ou les médicaments. Peu de gens à la campagne savaient lire couramment à cette époque-là. Trop utiles aux travaux des champs, dès leur jeune âge, les enfants délaissaient souvent une école communale qui devenait alors subsidiaire, parfois même gênante et source de conflits. Emilie Carles, ancienne institutrice dans un village des Alpes, nous le rappelle très justement dans son

ouvrage autobiographique : Une soupe aux herbes sauvages.

Le préposé des PTT remplissait quelquefois des imprimés importants et le jeudi matin, il aidait de temps à autre, le dernier rejeton à résoudre un délicat problème de robinet pas très étanche ou de train en retard. Les mauvaises langues disaient même qu'il lui arrivait de suppléer à des devoirs plus conjugaux, mais là, à mon avis, ce n'était que racontars, cancans et jalousies causés par les privilèges de l'uniforme, de la fonction assermentée et de la retraite assurée.

Pour tous ces services rendus, l'irremplaçable agent de l'État recevait des biens en nature. Des premières fraises aux premières pêches en passant par l'incontournable fricassée de boudin, il suivait ainsi les productions agricoles au fil des saisons. Souvent, à son insu, on déposait anonymement ces cadeaux dans l'une des sacoches de son vélo. Mais, au bout d'un certain temps, à cause de la couleur politique des feuilles de papier journal qui les pliait ou du tour de main, reconnaître le ou les sympathiques responsables du présent ne relevait plus pour lui que du secret de Polichinelle.

Quand le temps et la maman le permettaient, l'un des plus grands plaisirs de « Ptit Linou » était de suivre son père en tournée. Assis sur les larges sacoches en cuir bleu, accroché comme un petit chimpanzé à sa mère, les jambes écartées, les bras

serrés fort autour de la ceinture paternelle, il parcourait le long périple sans piper mot. Sur ses courtes pattes, le petit bonhomme se haussait sur la pointe des pieds pour introduire lettres et journaux dans des boîtes aux lettres pas très réglementaires, accrochées au petit bonheur d'un volet, d'un portail ou d'un piquet d'acacia ou de châtaignier. Sans quitter la selle de sa bicyclette, le père souriant, ourdissait déjà le secret projet de faire également de son fils un zélé serviteur de l'État.

Après le tableau noir et le train mécanique, dès que « Ptit Linou » fut assez grand, le troisième cadeau de Noël conséquent qu'il reçut fut une magnifique bicyclette rouge d'occasion. Dès lors, pendant les longues vacances scolaires, dans toute la longueur de la tournée, c'est par ses propres moyens et grâce à ses propres mollets, que le fils précédait le père. Dans ses petites sacoches, il transportait les premiers prospectus, les premiers catalogues qui commençaient timidement à arriver jusqu'aux boîtes aux lettres de nos campagnes sans encore les inonder.

Les nouvelles fonctions de Joseph ayant amélioré l'ordinaire, le dimanche, c'est dans une deux chevaux grise (couleur unique à l'époque) toute neuve que ma famille au complet partait maintenant en balade. En été, à cause de la chaleur,

nous n'allions pas très loin, une vingtaine de kilomètres suffisait pour changer d'air et d'altitude.

A l'ombre des frondaisons, dans la fraîcheur de la forêt du futur Parc du Pilat, le père qui n'avait rien oublié de son ancien métier apprenait, à son fils attentif, le nom des différentes essences de bois qui les environnaient. Pour ce jeune gamin curieux de tout, Joseph semblait tout connaître de la nature. Les arbres, les plantes, les animaux, rien ne paraissait avoir de secret pour lui. En patois ou en français, il pouvait donner le nom ou la fonction de chacun d'eux.

Ainsi, je grandissais et m'éveillais à la vie dans cette nature bienveillante et expliquée.

Néanmoins, la seule chose que je n'aimais pas, c'était lorsque mon père se mettait à parler politique. Surtout, lorsque la conversation amenait des propos sur l'actualité du moment : la Guerre d'Algérie. Là, mon père devenait alors un autre homme, je ne le reconnaissais plus. Lui qui d'ordinaire était pondéré, il s'énervait et se commettait dans des poncifs inacceptables du genre.

- La France est devenue le pot de chambre de l'Afrique. Vous verrez qu'un jour, les bougnouls vont finir pas nous prendre notre pays et l'emmener vers le chaos. Nous qui avons essayé de les civiliser, nous qui leur avons tout apporté, ils n'ont aucune gratitude. N'importe comment avec

l'Afrique, c'est à désespérer, du nord au sud, les melons comme les bamboulas ne sont bons qu'à attendre qu'on fasse le travail à leur place.

Je ne comprenais pas cette stupide attitude, d'autant plus que mon père et ma mère entretenaient d'excellentes relations avec un ancien voisin d'origine tunisienne et que leur fils Abdel restait parfois quelques jours à la maison, pendant les vacances scolaires. A plusieurs reprises, j'avais tenté de demander une explication à ma mère, qui, «sur ces choses», semblait moins intraitable, mais, à chaque fois, la réponse de cette dernière était invariablement sans nuance et se résumait à :

- Tu comprends Alain, ce n'est pas pareil, les Mejri : on les connaît !

Je compris avant l'heure que là résidait peut-être l'un des plus importants secrets des adultes. Quand on « était grand », sans en être trop gêné, on pouvait partager et vivre tranquillement avec d'incommensurables et d'irrationnelles contradictions. Et c'est bien plus tard, au lycée Ponsard de Vienne, en classe de première, après la projection du film Nuit et brouillard, que j'avais pensé que c'était certainement à cause de tels odieux raisonnements tenus par de braves gens comme Jeanne et Joseph que, par milliers, dans l'indifférence presque totale de tous, des hommes,

des femmes et des enfants avaient été exterminés dans d'abominables camps édifiés à cet effet.

Monique, avec sa différence d'âge, avait depuis longtemps d'autres préoccupations. Elle travaillait depuis de nombreuses années déjà et elle ne retrouvait sa famille que le dimanche.

Après son brevet, elle avait passé le concours d'agent d'exploitation des P.T.T. et c'est, casque sur la tête, qu'elle liait et déliait les conversations entre les différents abonnés du service public qui passaient par son standard.

Jeanne était très fière de cette enfant qui « allaient dans le bon sens », fière aussi de ce fils qui, maintenant, la dépassait de quelques centimètres et qu'elle appelait gentiment et en permanence « mon grand ». J'étais désormais pensionnaire au Lycée François Ponsard à Vienne. J'étais, ce qu'on pouvait appeler alors un bon élève et c'était avec beaucoup de satisfaction et pas mal d'orgueil que ma mère montrait les carnets de notes de son jeune prodige.

Comme elle était auxiliaire de la Poste et qu'elle s'occupait du bureau lorsque son mari était en distribution, elle ne manquait pas de ramener invariablement la conversation autour de son cher fils, quand une autre maman venait effectuer une opération postale. Contrevenante au règlement, elle s'était même permis d'afficher des dessins de son

rejeton à côté des tarifs postaux. Il faut dire qu'il avait un joli coup de crayon « son Linou », et que depuis qu'un Inspecteur des PTT débonnaire l'avait remarqué, ma mère ne pouvait s'empêcher de le faire savoir.

Et, c'est ainsi, sans la moindre peine, que quelques années plus tard, j'obtins mon baccalauréat à Vienne. Après ce précieux baccalauréat mathématique élémentaire qui rendait Jeanne peut-être même plus fière que si elle en avait été elle-même l'heureuse impétrante, je m'inscrivis en cachette aux Beaux-Arts de Lyon. Mais, la majorité étant alors à vingt et un ans, lorsque mes parents reçurent mon acceptation à signer, elle retourna d'où elle était venue sans signature parentale et barrée de deux énormes traits rouges. Lorsque je demandai des explications, Joseph se mit alors en colère et, vociférant et il me dit :

- Ta mère et moi, nous nous sommes saignés aux quatre veines pour que tu fasses des études et nous ne t'avons pas envoyé passer ton bac pour aller faire un métier de traîne-savates !

Bien que depuis 1938, la décision fut prise de ne plus envoyer de forçats au bagne de Guyane, quand il était dans cet état-là, il rajoutait imperturbablement.

- Mon garçon, tu vas finir à Cayenne, si tu continues à nous faire des conneries comme ça !

Et Jeanne renchérissait en insistant.

- N'importe comment, tu seras fonctionnaire comme ton père et ta sœur Monique, sinon, il ne faudra plus compter sur nous ! Comme tu es bon en Math, tu feras Prof de Math, tu auras ainsi la sécurité de l'emploi, sans parler en plus des vacances et de la retraite. Tu te marieras avec une enseignante et ainsi vous serez heureux.

Malheureusement, je comprendrai bien plus tard que le bonheur n'était aucunement le résultat d'un concours ou d'un examen, ni de savants assortiments comme celui proposé par ma pauvre mère ce jour-là.

J'avais toujours été un enfant assez docile. Ce fut donc mon premier accrochage sérieux avec une autorité : l'autorité parentale. Comme, à cette époque de ma vie, je n'avais ni la loi pour moi, ni la force, ni le courage de faire front pour une passion, en octobre de l'année scolaire suivante, en désespoir de cause, je me retrouvai donc assis au dernier rang d'un amphithéâtre de la faculté des Sciences de la Doua à Lyon. De bon élève de lycée, je devins un médiocre étudiant, redoublant, peu intéressé par les mathématiques dites modernes, plus souvent sur les

sièges d'un cinéma que sur ceux d'un cours de maths ou de physique.

Durant ces années-là, après un bref séjour de trois ans à Saoû un village de Drôme des Collines, mon père avait obtenu une dernière promotion en devenant le receveur de 5^{ème} classe du bureau de poste de Salaise ; petite ville de l'Isère elle aussi, pratiquement limitrophe de Sablons.

Jeanne restait maintenant très évasive quand on lui parlait des résultats de son fils. Et puis, dans les facs, couraient déjà les idées révolutionnaires de soixante-huit. Les manifs emplissaient les amphis et vidaient les chaires de leurs profs. Les transistors beuglaient alors à longueur de journée un étonnant cocktail de chansons souvent nées aux USA ou en Grande Bretagne et de slogans inspirés par les préceptes du Petit Livre Rouge de Mao Tsé TOUNG.

Aussi, au début du mois de mai, avec quelques copains peu intéressés par l'action politique nous nous dîment :

- Pourquoi aller chercher la plage sous les pavés, quand il suffit de se rendre directement au bord de la mer !

En quelques jours, le pitoyable matheux que j'étais alors se transforma en un génial campeur. Au son de la guitare, les soirées interminables se poursuivaient par des siestes pantagruéliques. Jusqu'à l'épuisement de nos économies, le monde sembla tourner facilement sans nous. Mais, fin août,

après avoir vidé nos portemonnaies, il fallut vider les lieux. Terminé celui de la plage, ce fut le chemin de la maison qu'il fallut reprendre. Sans attendre, le jour de son retour, Jeanne et Joseph tranchèrent impérativement :

- Puisque c'est comme ça, comme en ce moment ils demandent des instituteurs à cor et à cri, on t'a inscrit pour passer le concours en septembre, et tu ne nous fais pas l'affront de l'échouer !

La sentence fut sans appel.

Comme il subsistait encore chez moi de beaux restes du lycée et comme, à cette époque-là, l'Education Nationale avait de gros besoins en personnel, Jeanne put à nouveau pavoiser en public: son fils serait maître d'école et surtout il serait fonctionnaire de la fonction publique d'État. Certes, c'était moins bien que prof de math, mais c'était suffisant pour épater sa galerie.

Ainsi, dans les classes spécialisées des nouveaux Collèges Uniques où personne ne voulait enseigner, je professais. Classes où, bien souvent, les élèves étaient plus grands en taille que leur nouveau maître. Pendant trois ans, je courus donc de remplacement en remplacement.

Grâce à ma solide opiniâtreté et grâce à mon juvénile dévouement, je permis ainsi le maintien d'adolescents difficiles dans une scolarisation obligatoire jusqu'à seize ans où, apparemment, ils

ne semblaient rien avoir à y faire, si ce n'est attendre leur anniversaire libérateur, comme un bidasse attend la quille. Ainsi, s'il m'arrivait de commencer une année scolaire avec un effectif de vingt-cinq présents, il n'était pas rare que je me retrouve, deux ou trois mois après, avec seulement dix ou douze malheureux élèves que le calendrier scolaire n'avait pas gâtés. Ici, ce n'était pas malheur aux vaincus, mais malheur aux natifs du troisième trimestre qui se voyaient contraints de terminer l'année scolaire au collège. Heureusement, à cette époque, la mécanique des vélomoteurs n'avait plus de secrets pour moi. C'est ce qui me sauva d'un chahut permanent. Ma classe se transformant au fil des jours et au grand dam des Principaux successifs, en atelier de réparation de moteurs et autres accessoires de « Brelles ». Je pouvais de la sorte, maintenir au sein du groupe, un semblant d'enseignement et une acceptable convivialité.

Les coups de marteaux sur le métal remplaçaient avantageusement les coups de poing dans la figure. Et, les nunchakus si chers à Bruce Lee, le héros de l'époque, et autres armes plus ou moins blanches se voyaient ici détrônés par des tournevis ou des clés à pipe dans leur vraie fonctionnalité. Bien entendu, il y avait le bruit et le cambouis, mais avec sa grande sagesse, sa philosophie populaire et son bon sens près de chez elle, ma grand-mère maternelle ne disait-elle pas souvent en de telles circonstances.

- Peut-on faire des omelettes sans casser des œufs ?

Ce purgatoire pédagogique terminé, nouvellement nommé titulaire, je fis une pause forcée. Au volant des camions du GT 505 de Vienne en Isère, je partis accomplir mes douze mois de Service National. Au retour de cette intéressante expérience sous les drapeaux, dont le seul bénéfice fut d'obtenir tous les permis de conduire, je me retrouvai titulaire d'un poste de classe unique dans un petit village des terres froides de l'Isère. La satisfaction d'avoir désormais des élèves qui venaient en classe à des fins plus naturellement scolaires me faisait oublier les années scolaires précédentes.

Entre temps, j'étais tombé amoureux du magnifique village de Saoû dans la Drôme des Collines : village carte postale de mon début d'adolescence, où comme je l'ai mentionné précédemment, mon père avait été nommé quelques années entre son poste à Sablons et son poste à Salaise. Saoû, mon village chéri, n'était pas très loin de ma première affectation. Avec une voiture convenable, une bonne Austin Mini 1000 couleur moutarde en l'occurrence, quand la fluidité de la circulation sur la fameuse Nationale Sept, immortalisée par Trenet, le permettait, en deux courtes heures, j'étais rendu à bon port. Cependant, il fallait éviter les grandes migrations estivales. Car,

à la queue leu leu comme des chenilles processionnaires, guidées par un puissant instinct héliotropique, autour du premier et du quatorze juillet, près du premier et du trente-et-un août, d'interminables rubans de carrosseries multicolores transformaient alors notre incontournable RN7 en une dangereuse ligne de hautes tensions. Néanmoins, comme je connaissais la région presque comme ma poche, j'arrivais à déjouer par de minuscules chemins détournés, ces spectaculaires et étonnants pièges du grégarisme nord-européen.

Auprès de mes élèves motivés, je coulais désormais des jours heureux. Aujourd'hui, dans ma classe, les élèves venaient à l'école sans rechigner et leurs parents semblaient satisfaits de mes prestations pédagogiques toutes neuves.

Et, quelques mois plus tard, c'est lors d'une conférence pédagogique que je rencontrai Mademoiselle Juliette Caubon, normalienne sortante, qui allait devenir bientôt ma toute jeune et toute menue épouse

Si, à côté de ses grands de maternelle, elle ressemblait à une grande sœur, près des filles de fin d'étude de ma classe qui allaient bientôt fêter leurs quinze printemps, elle aurait pu passer pratiquement pour l'une d'entre elles. Blonde comme les blés de juillet, la peau claire, elle dissimulait sa timidité

derrière des lunettes rectangulaires à la monture épaisse.

Plus par commodité affective, que par amour, nous diminuâmes nos frais de chauffage et d'électricité et unîmes nos modestes salaires et notre double solitude dans l'un des deux logements de fonction au-dessus de notre lieu de travail. Puisque nous partagions presque tout, et que nous ne nous déplaisions pas, le plus naturellement du monde, nous en vînmes aussi à partager le même lit.

Malgré leur approche rigoriste du sujet, Joseph et surtout Jeanne étaient ravis de voir qu'enfin leur dernier enfant « tournait bien » et ainsi, que la sinistre fin à Cayenne s'éloignait. Dans sa logique pragmatique du bonheur tant de fois exprimée devant moi, ma mère ne pouvait rien espérer de mieux. Maintenant, elle aurait aimé une confirmation légale et irrévocable de cette union libre. C'est pour cette raison qu'à chacune de nos rencontres, elle n'oubliait pas de me rappeler avec insistance devant ma jeune compagne.

- Alain, rassure-moi, j'espère que vous n'allez pas vivre comme ça encore longtemps. Si vous aviez des enfants, ça ne serait pas raisonnable, que diraient les gens, et puis, hors du mariage, les enfants ne peuvent pas être heureux !

Plus prosaïquement que l'essayiste Emile Chartier plus connu sous son nom de plume d'Alain

avec ses « Propos sur le bonheur », à cause de sa peur chronique du lendemain née pendant la guerre de 39-45, mieux que quiconque, ma pauvre mère aurait pu écrire son traité sur le bonheur illustré par les mille et une formules domestiques raisonnables pour y arriver.

« Passent les jours et passent les semaines
 Ni temps passé, ni les amours reviennent
 Sous le pont Mirabeau coule la Seine »
 Guillaume Apollinaire.

De jours en semaines, de semaines en mois et des printemps naissants aux mortes saisons, Alain et Juliette s'inscrivaient plus ou moins sans le vouloir dans cette dynamique et cette philosophie prosaïque prônées par Jeanne. Souvent ce bonheur, leur bonheur, se réduisait à un certain bien-être matériel et physique dans la tranquillité des soucis partagés. Un nouvel appareil ménager, une auto plus spacieuse, un voyage romantique, un cadeau d'anniversaire, un long hiver sans angine suffisaient. Un emploi du temps régulier, quelques attentions particulières, une certaine aisance pécuniaire, un monde pondéré et paisible sans affliction remarquable, en maintenaient aussi l'insidieux et séduisant déguisement de la félicité.

Quatre ans après avoir officialisé notre union, comme notre solitude à deux commençait à nous peser, pour consolider notre couple et surtout pour faire comme la plupart de nos copains, Josette mit au monde Albin grâce à mon intime entremise.

Pendant plus d'un mois, la huitième merveille du monde de Joseph et de Jeanne occupa ses parents nuits et jours. C'était avec beaucoup de difficultés que le nouveau papa restait éveillé devant ses élèves qui, derrière son dos, ricanaient de ses yeux boursoufflés et de ses soustractions fausses.

Albin, chez ses aïeux, était un enfant roi. Ce que l'on n'avait jamais pardonné à son père petit, maintenant, Pépés et Mémés en riaient. Un soir de caprice, quand le jeune Albin commença à tenir une conversation, aux dires de sa grand-mère maternelle, vu les soucis et le travail qu'il donnait, d'un commun accord, toute la famille un peu exténuée décida que la petite sœur ou le petit frère ne naîtrait pas avant que ce premier né ne fasse son entrée en petite section de maternelle.

C'est ainsi que, dès les premiers jours de septembre, à peine sa première rentrée terminée, avec une lichette de curiosité, la maîtresse des Petits de maternelle questionna en souriant Juliette, sa collègue de section des Grands.

- Ce matin, Albin nous a dit que tu attendais la petite sœur ou le petit frère pour bientôt.

Comme cela ne se voit pas encore, je me permets de te le demander.

- Ah bon ! ...Première nouvelle, où as-tu appris cela? s'étonna mon épouse, en s'accroupissant près de son fils, les pommettes un peu rougies.

En trépignant, le gamin qui n'avait pas perdu la mémoire, renchérit :

- Mais si Maman, souviens-toi, un jour, tu avais dit avec Papa, Papi et Mamie, que j'aurais ma petite sœur ou mon petit frère quand j'irais à l'école. Et ça y est !

Le « ça y est » était sorti de sa petite bouche comme un lapin jaillit d'un chapeau de magicien. Et, c'est avec des gros yeux tout étonnés qu'il apprit ce jour-là que les « ça y est » n'étaient pas forcément suivis des faits et que, pour ce qui était de la petite sœur ou du petit frère, « ça n'y était pas encore » et qu'il faudrait devoir attendre un peu.

L'attente fut de longue durée pour un enfant de trois ans, car, c'est seulement deux ans et demi plus tard que, dans son berceau repeint en blanc, un petit Romain vagissait devant un grand frère tout étonné qui s'agrippait aux barreaux sur la pointe des pieds pour mieux l'apercevoir.

Saoû et surtout sa forêt restaient un lieu de vacances privilégié pour nous. Maintenant, tous les membres de la famille agrandie attendaient impatiemment juillet et août pour s'y rendre. Albin

et Romain avaient rencontré des enfants de leur âge et, autour du toboggan d'abord, près des rivières Vèbres et Roubion, ensuite, de solides amitiés s'étaient établies. Comme leur père et leur grand-père auparavant, ils retrouvaient ici une approche différente de la nature.

Une vieille maison de village bicentenaire que nous avions achetée nous accueillait en toute simplicité.

Et ainsi allait la vie, le temps s'écoulait tout doucement, sans faire de bruit dans la monotonie des jours où l'on croit pressentir l'éternité. Suite d'instantanés où l'on présume qu'il ne se passe rien et qu'il ne se passera jamais rien pour contrarier l'avenir.

Uniformément, inlassablement, les choses semblaient vouloir se répéter, et, comme les gens heureux, Alain et sa femme Juliette paraissaient petit à petit perdre leur histoire. Evidemment, les enfants s'allongeaient, mais près de nous, parmi nous, grandissent-ils vraiment ?

LA MORT DANS L'ÂME

Saoû 1996

« Telle est la vie des hommes. Quelques joies, très vite effacées par d'inoubliables chagrins. Il n'est pas nécessaire de le dire aux enfants. » Marcel PAGNOL

Pourtant, dans cette vie apparemment si tranquille, comme un volcan qui sommeille, inaudible et inattendu, un drame allait éclater.

Ainsi que cela se pratiquait alors pour de nombreuses professions, chaque année, pour l'Académie de Grenoble, la médecine du travail envoyait un camion aménagé dans la plupart des grandes communes.

La visite médicale pour les personnels enseignants se résumait bien souvent, à cette époque, en un entretien suivi d'une radiographie des poumons. Comme anachroniquement obsédé par ce grand fléau du dix-neuvième siècle qu'avait été la tuberculose, le Ministère de l'Education Nationale avait rendu seul obligatoire ce dépistage.

Or, c'est lorsqu'elle la fit se rhabiller après l'incontournable radio pulmonaire, que l'infirmière itinérante fut intriguée par l'étrange aspect de l'un des grains de beauté de Juliette. La peau très claire de la patiente en augmentait l'apparence.

Malheureusement, ce mélanome découvert presque fortuitement était malin et il s'était déjà insidieusement immiscé dans d'autres organes sous forme de métastases. De rémissions en chimiothérapies, la vie de Juliette se transforma rapidement en un éprouvant calvaire. Le temps s'écoula alors douloureusement et difficilement pour toute la famille.

Maintenant, je me retrouvais pratiquement seul pour élever nos deux enfants. Mon épouse restait alitée une grande partie de la journée. Elle avait perdu ses beaux cheveux dorés en même temps que toute sa vitalité. Tout en se le cachant, sans jamais en parler ouvertement, nous attendions, l'un près de l'autre, une issue que nous présumions désormais proche et fatale. Cette seule issue ruinait mon moral et usait la plus grande partie de mon énergie vitale.

La mort vint enfin chercher Juliette. Ce fut pour elle presque un soulagement. Le temps passa, les enfants grandirent et trouvèrent leur place.

Pour fuir des lieux et des objets inanimés qui avaient eux aussi une âme trop prégnante, je

demandais mon changement pour les D.O.M., T.O.M.

Je sollicitais un poste sans choix préalable. Mu par cette petite voix intérieure que l'on entend parfois murmurer à notre oreille, je m'engageais dans cette démarche qui parut irraisonnable presque irrationnelle à mes proches. Je la fis contre vents et marrées et j'attendis le résultat d'un hasard que certains aimeraient appeler le destin.

Mais Dieu joue-t-il aux dés avec ses créatures ou déroule-t-il un parcours entendu ?

LE CAUCHEMAR RÉPÉTITIF

Rémire Montjoly 2018

« Nos cauchemars, c'est notre âme qui balaye devant sa porte. » Jacques DEVAL, Afin de vivre bel et bien.

Farfelues, dérangeantes, désopilantes, inénarrables ces images qui surgissent de nulle part et viennent, à répétition, peupler parfois notre sommeil ne se produisent pas par le seul fait du hasard. Elles en disent certainement un peu plus long que les quelques fragments incompréhensibles que nous en saisissons. Souvent elles nous semblent énigmatiques car il nous manque tout simplement leur subtil décodeur.

En effet, il est bien difficile de comprendre les facéties de notre inconscient, qui se plaît à brouiller les cartes ou à nous représenter toujours les mêmes, dans le même ordre ou dans un ordre différent. L'analyse des songes, ceux qui se répètent régulièrement mettent généralement en scène des archétypes, des symboles qui nous parlent.

Et l'âme dans tout ça ? Pourquoi n'aurait-elle pas son mot à dire ? Dans les mystères de la

réincarnation, passerait-elle d'un corps à l'autre sans laisser réellement aucune trace mnésique ?

Depuis ma plus tendre enfance le même cauchemar revenait hanter et écourter mes nuits.

Lors de mes lectures, je trouvais dans certains ouvrages spécialisés quelques réponses qui me poussaient à penser que mon âme s'était certainement blessée dans une autre vie. Mais quelles blessures avait-elle supportées durant son insoupçonnable voyage dans le temps ?

Avait-elle subi la blessure de l'abandon : pas si facile à distinguer car elle englobe des situations de souffrance qui ne sont pas toujours directement liées à un sacrifice « physique » ? Étais-je un dépendant incapable de croire en moi et en mes capacités à réussir ? Avais-je un besoin viscéral de me sentir soutenu dans toutes mes décisions ?

Avait-elle subi la blessure de l'humiliation qui s'opère quand un enfant ressent une gêne de la part de l'un de ses parents à son égard ? Avais-je été réellement désiré ? Étais-je parfois masochiste ? Étais-je celui qui croit en permanence valoir moins que les autres et qui se pense comme un éternel coupable ou celui qui ne veut jamais guérir et qui en arrive même à cultiver ses blessures d'âme comme des plantes médicinales ?

Avait-elle subi la subtile et fourbe blessure de l'injustice ? Croyais-je impérativement que personne ne m'appréciait jamais à ma juste valeur ?

Revêtais-je souvent un masque de rigidité ? Éprouvais-je beaucoup de difficultés face aux respects des règles et de mes propres limites ? Certain d'avoir grandi dans l'injustice, cherchais-je la perfection à tout prix à en devenir borné ? Confondais-je discipline et rigidité ? Essayais-je, jour après jour, de rétablir l'injustice dont je percevais en permanence en avoir été victime ?

Avait-elle subi la blessure du rejet ? Étais-je dans cette insupportable et cruelle situation dans laquelle on ne voulait ouvertement jamais de moi ? Fuyais-je en permanence l'autre en me réfugiant dans la solitude ? Étais-je rancunier, en ne pouvant concevoir réellement la possibilité d'être aimé ?

Et enfin, avait-elle subi la blessure de la trahison ? Me croyais-je en permanence avoir été victime d'infidélité ? Passais-je mon existence à tout contrôler pour paraître fort et puissant et pour ne pas attirer de nouvelles déceptions. Étais-je incapable de faire confiance ? Pensais-je inconcevable que l'on n'ait pas toujours confiance en moi ?

Inconsciemment je pressentais que mon âme avait eu au moins une autre existence. Qu'elle cherchait une âme sœur qui lui avait été inéluctablement attribuée puis dramatiquement retirée. Qu'elle ne serait satisfaite que si elle la rencontrait pour terminer une histoire ancienne qui

avait mal abouti, pour vivre et terminer un grand amour et être enfin en paix.

Dans mon cauchemar renouvelé en permanence apparaissait toujours une jeune femme noire qui pleurait, une île paradisiaque lointaine, des miroirs cassés et du sang qui coulait.

Mais comment trouver du sens à tous ces éléments ?

LA DETTE KARMIQUE

Cayenne 2000

« Une dette est belle par son paiement »
proverbe russe

« Je crois au karma. Je crois qu'on se réincarne
pour aller au bout d'une mission ratée, d'une
histoire d'amour extraordinaire dont on a eu peur »
Bernard WERKER

Un jour, au cours de mes nombreuses
recherches, je tombais sur un article traitant de ce
sujet et de mémoire, voici ce que j'ai retenu de son
contenu :

Pour comprendre cette notion complexe de
dette karmique, il est important de saisir ce qui
pousse une âme à choisir son incarnation terrestre.
Aucune incarnation n'est arbitraire, elle a toujours
un fondement, une raison d'être, car à travers elle,
l'âme se fixe un ou plusieurs résultats à atteindre.

Ces résultats sont de divers ordres, allant de
plus simple au plus compliqué.

Beaucoup d'humains, de par leurs croyances
religieuses ou autres, pensent que les épreuves

difficiles qu'ils traversent sont directement liées au mal qu'ils ont fait dans une vie antérieure.

Cela peut s'avérer véridique, tout comme tout a fait inexact.

Lorsqu'une âme choisit de s'incarner sur terre, elle peut effectivement le faire dans le but de racheter des erreurs plus ou moins graves commises dans une ou plusieurs de ses vies antérieures et qui l'alourdissent, l'empêchent d'accéder sereinement à des plans plus élevés. L'âme a besoin de se pardonner à elle-même, c'est la raison pour laquelle elle choisit de vivre des épreuves parfois très difficiles.

Il nous faut définitivement ôter de notre esprit la notion de punition et de jugement divin, car la SOURCE ne juge pas et ne punit pas : elle nous met devant nos ratés, nos erreurs, devant le mal fait volontairement ou non, devant nos défaillances, et elle le fait lorsque notre âme a à nouveau accès à tout son savoir, à toutes ses mémoires de vies. Et, semble-t-il, il n'y a pire tribunal que notre conscience.

Cependant, le rachat des fautes antérieures est, à n'en pas douter, loin d'être la seule raison d'être de l'incarnation et de la réincarnation terrestre.

Une âme est amenée à apprendre énormément de choses entre deux incarnations. Elle y puise un

profond savoir et s'abreuve à un puits intarissable de sagesse.

Tant que l'âme reste dans son état éthéré, dans son aspect de pur esprit, ce savoir, cette sagesse, cette clairvoyance deviennent pour elle une évidence.

Or, comment peut-elle savoir si ce qu'elle pense avoir acquis est véritablement et définitivement ancré en elle ?

C'est seulement par l'incarnation terrestre, qu'elle peut tester cette étonnante opportunité.

L'âme, privée de sa mémoire de vie spirituelle est obligée de puiser en elle pour rechercher ce savoir et cette sagesse. La seule source à laquelle elle pourra s'abreuver dorénavant c'est elle-même. Et c'est de cette manière-là qu'elle pourra savoir ce qu'elle a réellement intégré et ce qu'elle doit retravailler. C'est au travers des épreuves de l'existence terrestre qu'elle aura choisi de vivre pour se tester qu'elle saura si elle est capable de mettre en pratique tout le savoir et la sagesse dont elle pensait s'être profondément imprégnée ou si, au contraire, elle reproduira le schéma réactionnel qu'elle mettait en place avant cet enseignement reçu dans sa vie de pur esprit.

Effectivement, il est très facile de faire preuve de sagesse lorsque l'on a accès au savoir. Mais, privé de ce dernier et confronté à des situations

douloureuses et complexes, la source de l'âme sera-t-elle assez puissante pour l'abreuver de façon suffisante et efficace ?

Ainsi, il y a bien au moins une autre raison de venir expérimenter l'incarnation terrestre et celle-ci n'a rien à voir avec la ou les dettes karmiques.

Une dernière grande raison qui peut pousser une âme à s'incarner, c'est la notion de mission.

Certaines âmes viennent dans le but d'apporter leur lumière, leur savoir, leur sagesse à l'humanité toute entière pour l'éclairer et tenter de l'aider à élever ses vibrations en utilisant diverses méthodes. Ces âmes ont déjà acquis un grand savoir et répugnent à revenir dans la lourdeur d'un corps terrestre, qui de par sa densité, l'ampute de beaucoup de ses capacités. Elles font le sacrifice de leur liberté, de leur légèreté, de leur béatitude par amour, l'amour qu'elles portent de façon incommensurable à tout être vivant.

Ne nous y trompons pas, car elles ne savent pas aimer humainement, l'amour humain étant réducteur et fade pour elles. Elles aiment d'un amour pur et tout puissant, l'Amour Universel, cet amour transcendant dont ici-bas bien peu peuvent soupçonner la beauté, la pureté et l'intensité. Amour sans faille que l'on retrouve dans les préceptes de nombreuses religions.

Voilà, en quelques lignes, énumérer les trois grandes raisons qui motivent une âme à s'incarner sur terre, mais la plupart du temps les choses ne sont pas aussi tranchées, et c'est un savant mélange de tout cela qui semble motiver nos âmes dans leurs choix.

Ainsi, ne croyons pas que lorsque nous traversons des épreuves, elles soient systématiquement le fruit d'une dette karmique contractée auparavant.

N'oublions pas que, très souvent, c'est le manque de lucidité dans les choix de vie que nous sommes amenés à faire tout au long de notre existence, le manque de clairvoyance dont nous faisons preuve parce que nous sommes devenus sourds au souffle de notre intuition et aussi la bêtise et la petitesse de l'humanité qui sont à l'origine des épreuves qui jalonnent une vie terrestre.

En toute conscience, de nombreuses erreurs ne pourraient-elles pas être évitées pour empêcher toutes ces expériences fâcheuses ?

LE MYSTÈRE DE LA FEUILLE JAUNE

Beaurepaire 1996

« Une vraie rencontre, une rencontre décisive, c'est quelque chose qui ressemble au destin. » Tahar BEN JELLOUN

Ce matin-là, je rentrais plus tôt que d'habitude dans mon local de rééducation. J'avais un tableau à préparer et des documents à imprimer.

Sur ma table, une feuille blanche avait été posée délicatement avec l'intention qu'elle soit le plus visible possible. Son entête orné du drapeau national frappé à l'effigie de Marianne désignait sa provenance ministérielle.

Je la parcourais rapidement. Après une litanie de références aux textes, ce courrier m'annonçait que je n'avais été retenu pour aucun des postes que j'avais sollicités outremer.

Un peu chagriné, je prenais acte et poursuivais mes préparations.

Je savais que l'on ne maîtrisait pas tout et que, comme le prétend Aragon, l'on croit toujours choisir mais que l'on est le plus souvent choisi.

La directrice de mon établissement de rattachement me demanda si j'avais bien reçu mon courrier. La brillance de ses yeux me confirma de sa lecture préalable et sa question subsidiaire en forme d'affirmation certifiée aussi :

- Alors Alain, tu restes encore avec nous l'année prochaine ?

Mais c'était sans compter avec le destin.

Quelques jours plus tard, une enveloppe sans entête, non décachetée celle-là, semblait avoir été oubliée nonchalamment parmi les feuilles, livres et autres carnets qui élaboussaient mon bureau.

A l'intérieur, une immense feuille jaune clair de format A3 pliée en quatre attendait ma lecture.

Sans m'attarder sur le long récit en préambule, j'allais directement à la partie dactylographiée et je découvrais avec un étonnement sans nom : A partir du 1^{er} septembre 1997, vous êtes affecté à la brigade de remplacement de l'école élémentaire Moulin à Vent à Rémire Montjoly ; brigade qui dépend de la circonscription de Cayenne Nord en Guyane.

Lorsque je devenais un gamin polisson, mon père m'avait souvent averti de ma fin certaine à Cayenne.

Vu la sinistre réputation de ce D.O.M., la Guyane avait été le dernier des départements de ma liste dans mes choix.

Et voilà que, par je ne sais quel ajustement de la providence, j'allais partir pour cette contrée qui, à l'époque, me semblait non seulement beaucoup plus que loin ; mais être ailleurs de ma zone proximale de compréhension (comme diraient mes amis savants).

Lorsque je parlais de cette édifiante affectation à la directrice et aux collègues de mon école, je compris immédiatement en scrutant leur visage et surtout leur regard, que les voies du Seigneur s'avéraient encore plus impénétrables que je ne le pensais.

A ce jour, c'est-à-dire plus de vingt cinq ans plus tard, je ne sais toujours pas qui est venu déposer ce courrier sur mon bureau de l'époque.

Mon ange gardien peut-être, ou plus prosaïquement un préposé remplaçant qui ne connaissait pas les us et coutumes de la hiérarchie ?

Lors du grand passage quelqu'un viendra-il éclairer ma lanterne sur ce sujet ?

EN PASSANT PAR LA GUYANE AVEC MES SANGLOTS

Paris 1999

« Le Ciel cache à toutes les créatures le livre du destin, excepté la page nécessaire, celle de leur état présent. » Alexander POPE ; L'essai sur l'homme (1734)

« Mais, les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir » ...Baudelaire.

« Partir, partir

Même loin, loin de la région du cœur

N'importe où, où la peau change de couleur

Partir avant qu'on meure

Partir, partir » Julien Clerc.

Devant les immenses panneaux mobiles, dans le grand aéroport de Lyon Satolas, je paraissais un peu perdu. Après avoir consulté la liste des départs, pour m'assurer et me rassurer, j'allais tout de même me renseigner auprès des hôtesses. Comme je devais passer par Orly où je changerais d'avion, je me fis préciser à nouveau les horaires qui me concerneraient, surtout le dernier : départ de Paris Orly pour Cayenne à onze heures ; j'avais largement le temps.

Arrivé à Orly en avance, je m'installais assez confortablement dans la salle d'attente non-fumeur correspondant à mon vol. Je pris le journal le Monde dans un présentoir, mais l'excitation du moment troublait mon attention. Elle ne me permettait pas de suivre correctement un article jusqu'au bout. Alors, je repliais le quotidien et le rangeais nerveusement dans la poche droite de mon Burberry couleur mastic.

J'avais chaud et je me rendis plusieurs fois aux toilettes pour me rafraîchir le visage. Comme je ne me sentais pas d'humeur à affronter qui que ce soit, surtout pas les fumeurs inciviques qui, malgré l'interdiction, lâchaient une abondante et nauséabonde fumée de cigarettes qui n'avait rien à faire ici, je changeais de place à de nombreuses reprises.

C'était la première fois que je prenais un gros appareil de ligne. C'était surtout la première fois que j'allais rester si longtemps en l'air. L'unique appareil volant dont j'avais été un seul jour le passager, était un petit avion à quatre places. Je me souvenais encore de cet amusant baptême de l'air. Pour nous faire plaisir, et surtout pour nous épater, Bernard, le mari d'une collègue qui avait sa licence de pilote, nous avait invités dans un appareil de son club, un antique Jodel peint en vert, aux couleurs d'un sponsor local « le Crédit à Nicole » comme je m'amusais à l'appeler pour taquiner Bernard.

Alors, je retrouvais Juliette, assise à l'avant qui, prise de panique, s'accrochait au bras du pilote comme un naufragé à une bouée. Elle avait serré si fort ce pauvre Bernard qu'il en avait gardé un énorme et mémorable bleu au moins trois mois. Revoyant cette scène presque burlesque, je souriais en secouant lentement la tête de gauche à droite.

L'embarquement à Orly s'effectua assez facilement. Maintenant j'étais installé près d'un hublot dans le DC 10 d'AOM qui devait prendre enfin la direction de l'aéroport international Roehambeau (désormais rebaptisé aujourd'hui Félix Éboué).

Après le décollage, je regardais de temps en temps par le hublot arrondi. Mais, de ma place, je distinguais mal le territoire de la Métropole qui s'évanouissait lentement et qui allait laisser place, pendant pratiquement huit longues heures, à l'immensité océane.

Maintenant, je me sentais rompu, j'avais l'impression d'avoir chaud. Après un verre d'eau fraîche gracieusement apporté par l'hôtesse, j'arrivais enfin à m'assoupir un moment. Mais, à cause de l'exiguïté de la place et du ronronnement des réacteurs, ma somnolence fut de courte durée.

Désormais complètement éveillé, le voyage s'avéra très très long. Cela donna le temps à une multitude de souvenirs de remonter en moi.

Dans mes pensées, un long retour en arrière commença. Les images se présentèrent, de plus en

plus nombreuses, de plus en plus claires. Des souvenirs lointains, des réminiscences d'un passé plus proche s'imbriquaient maintenant comme pour construire leurs scénarios. J'étais ému jusqu'aux larmes. Ma gorge devenait de plus en plus sèche. Derrière mes paupières closes, de longues scènes de mon existence se bousculaient en épisodes.

Ma prime jeunesse, souvent racontée par ma grand-mère maternelle, mes oncles, mes tantes, ma mère, mon père et ma sœur, défilait et déroulait maintenant, dans mon esprit, de longs métrages attendrissants.

Et, aujourd'hui je parlais pour la Guyane, ce territoire tant décrié en Métropole, cette terre funeste où mon père, quand il était en colère contre moi, voulait m'envoyer finir mes jours.

Comment et pourquoi en étais-je arrivé là ?

Était-ce une question de destiné, de réincarnation ?

Que pouvait en dire ma raison qui avait été forgée sur les bancs de l'école laïque où seule la raison cartésienne semblait avoir droit de cité ?

Dans ces réminiscences en épisodes, je me souvins alors d'un texte du philosophe et occultiste autrichien puis suisse Rudolf Steiner, datant du début du XXème siècle, intitulé : La réincarnation de l'Esprit et sa destinée. Ma curiosité naturelle accentuée peut-être par ma formation scientifique avait été attirée par sa démonstration.

Dans ce texte, Rudolf Steiner nous faisait remarquer qu'il était impossible de pénétrer dans le monde spirituel par l'intellect ; seul le cœur le pouvait ! Il ne s'agissait pas là d'un sentimentalisme primaire mais d'une démarche pleinement libre et consciente à l'aide d'une faculté que nous pouvions faire naître en nous en pratiquant certains exercices.

Dans l'attente de ce développement, il nous invitait à vérifier par la pensée logique les apports de ceux qui ont accès à ce monde de l'esprit.

Mais, il précisait qu'il faut bien être conscient que les apports des initiés ne résultent pas d'une spéculation logique mais d'une activité du penser actif générant des concepts que la logique peut accepter ; chez eux, la logique ne génère aucune donnée nouvelle.

Dans « La réincarnation de l'Esprit et sa destinée », j'avais l'opportunité de constater combien la pensée au sujet des vies successives reposent sur une logique rigoureuse et incontournable.

Dans ce document il y avait deux styles très présents :

- le premier qui était sous formes d'aphorismes en style centré permettant au penser de se structurer plus aisément.
- le second sous forme de dialogues questions-réponses.

Ce qui ressortait de sa démonstration, c'est que la méditation était indispensable ; celle-ci devait répondre aux exigences de notre époque du développement de la conscience ; essentiellement :

- découvrir la logique des affirmations,
- vérifier intérieurement si nous pouvions accepter cette logique,
- vivre ces données en notre âme de manière à faire un avec elles ; et pour cela, la « répétition » était nécessaire.
- rechercher leurs manifestations tout au long de notre vie quotidienne ; ce qui nous conduisait vers une vérification dans le vécu qui, elle, est sans appel et nous libérait de toute contrainte.

Ainsi, mon œil perçoit une fleur aussi longtemps qu'il reste ouvert. Si je le ferme, mon âme continue à la percevoir en vérité, dans sa vie intérieure, apparentée à la vie intérieure du monde.

Et Rudolf Steiner développait :

(Attention la démonstration va être longue et difficile, je conseille à ceux que ça pourrait «gonfler» de zapper ce chapitre....)

« Toute impression qui parvient à l'âme perdure en elle indépendamment de son caractère passager.

Mais dans cette vision du monde, comment peut-on définir l'âme ?

Placée entre le corps et l'esprit, l'âme serait la médiatrice entre le présent et la durée.

Par le souvenir, l'âme conserve l'hier. Par les actes, elle prépare le demain. Par ce qui reste en elle d'une perception, l'âme acquiert une représentation. Elle s'approprie ainsi le monde extérieur et continue de vivre avec lui intérieurement.

Un acte réalisé aujourd'hui subsistera demain tout comme l'impression d'hier subsiste dans mon âme par le souvenir.

Une impression fait naître un souvenir auquel le JE est lié et qui revient à l'âme du dedans lors d'une provocation extérieure. Le souvenir consiste en une possibilité de se représenter à nouveau une chose, et non point de faire revivre une représentation passée. Le souvenir renaît donc indépendamment de ce qui l'a fait naître.

« Je me souviens » signifie alors : « J'ai l'impression d'une chose qui elle-même n'existe plus. Je relie une expérience passée à ma vie actuelle ».

Qui donc introduit dans mon âme l'image d'hier ?

C'est le même être qui en moi prit part hier à mon expérience et qui y participe également aujourd'hui.

Cet être, c'est l'âme qui a gravé dans le corps le phénomène qui fait d'une chose un souvenir ; mais il faut que ce soit l'âme qui fasse cette gravure et qui la perçoive ensuite comme elle perçoit un objet extérieur.

Voilà en quel sens elle est la gardienne du souvenir. Comme telle, elle récolte continuellement des trésors pour l'esprit. Nous avons la faculté de distinguer le vrai du faux, parce que nous sommes des êtres pensants ayant un surmoi capable de saisir la vérité en esprit.

La vérité est éternelle et pourrait sans cesse se révéler à nous dans les choses, même, si nous pouvions oublier à chaque instant le passé et que chaque impression fût neuve pour nous.

Mais l'esprit qui est en nous n'est pas limité aux impressions présentes car l'âme étend sa vision au passé. Et plus elle tire de connaissances du passé, plus elle s'enrichit.

Voilà comment l'âme transmet à l'esprit les expériences qu'elle doit au corps.

L'esprit de l'homme porte donc en soi à chaque instant de sa vie deux éléments : d'une part, les lois éternelles du Bien et du Vrai, et, d'autre part, les souvenirs de ses expériences passées. Ces deux facteurs déterminent ses actes.

Pour comprendre un esprit humain, il faut donc que nous sachions de lui deux choses : dans quelle mesure les lois éternelles se sont révélées à lui, et combien sont grands les trésors du passé qu'il a accumulés.

Les impressions que nous tirons de nos expériences s'évanouissent peu à peu de notre mémoire. Mais non pas leurs fruits. Nous ne nous souvenons pas de

toutes les expériences que nous avons faites étant enfant tandis que nous apprenions à lire et à écrire. Mais nous ne saurions ni lire, ni écrire si nous ne les avions pas faites et si leurs fruits n'étaient demeurés en nous sous forme de facultés. Et c'est là la transformation que l'esprit opère sur les trésors de la mémoire.

Il abandonne à la destinée tout ce qui pourrait en eux faire naître des images d'expériences particulières et il n'en extrait que le pouvoir d'élever ses facultés.

Aucune expérience n'est, en conséquence, inutile : l'âme les conserve toutes comme souvenirs, et l'esprit en tire tout ce qui peut enrichir ses facultés et sa capacité de vie.

L'esprit humain croît grâce à l'élaboration de nos expériences. Par conséquent, s'il n'est pas exact que l'on puisse retrouver les expériences passées accumulées dans l'esprit comme dans un grenier, on n'en retrouve pas moins les effets dans les facultés que nous avons acquises.

Comment se fait-il que deux êtres humains n'aient pas la même forme ?

Pourquoi y a-t-il moins de différences entre deux animaux d'une même espèce ?

Chaque espèce animale se maintient par les forces de reproduction qui lui confèrent un corps vital spécifique. D'une individualité animale à l'autre, il

n'y a pas de différences bien marquées comme chez l'être humain.

Mais alors comment expliquer cette différence qui n'existe pas chez l'animal ?

Si le corps vital hérité a donné naissance à une forme physique, l'esprit de l'homme donne aussi naissance à une « forme spirituelle » déterminée.

Et ces formes de l'esprit varient d'un être à l'autre. Il n'existe pas deux hommes qui aient la même forme.

Les lois scientifiques concernant l'hérédité expliquent beaucoup de choses ?

Il-est vrai. Mais elles n'arrivent pas à expliquer pourquoi ou comment les circonstances extérieures agissent différemment sur les différentes personnalités.

Ne serait-ce pas dû aux différences entre les âmes ?

Tout à fait ! L'âme prend part aux échanges de l'être avec la vie.

L'éducation reçue, le milieu familial peuvent expliquer certains comportements mais pas tous. Pourquoi une telle différence entre les êtres d'une même famille ?

On a tout compris, d'une espèce animale, quand on a étudié un de ses membres ; mais ce n'est pas vrai pour l'être humain ; chaque être humain a sa biographie. Le père ou la mère a son histoire propre et l'enfant en a une toute différente !

Ces différences ne peuvent provenir que du vécu d'une âme spécifiquement individuelle, qui a son histoire personnelle et unique. Chaque être humain hérite la forme, le corps vital de ses ancêtres mais a une biographie personnelle.

Mais alors, ne pourrait-on dire que chaque être humain est une espèce à lui tout seul ?

En effet, spirituellement, chaque être humain est une espèce à lui tout seul !

Il y a quand même des différences entre les individualités d'une espèce animale !

Bien sûr ! Mais il faut distinguer entre les différences particulières et les différences qui ne peuvent avoir été acquises que par l'individu lui-même. Seul l'être humain peut acquérir des différences par lui-même. L'espèce humaine ou animale ne peut être conditionnée que par l'hérédité physique ; cela nous amène à penser que seule une hérédité peut expliquer les différences que l'être humain apporte en naissant.

Exactement ; mais cette fois, il ne peut s'agir que d'une hérédité spirituelle qui détermine l'espèce.

Voudrais-tu préciser de quoi nous héritons de nos parents ? Ou que transmettons-nous à nos enfants ?

Nous appartenons à trois mondes : le monde physique, le monde des âmes et le monde spirituel.

Nos corps physique, éthérique et animique dépendent essentiellement du monde physique.

Notre corps physique est celui qui est le moins différencié ; sa forme ne varie que suivant le peuple, la famille. Le corps éthérique présente une plus grande différenciation entre les individus mais témoigne cependant d'une similitude dominante. Quant au corps animique, il présente une bien plus grande diversité ; en lui s'exprime déjà la manière personnelle extérieure de l'homme ; c'est pourquoi il transmet aux descendants tout ce qui peut être hérité de ce caractère personnel.

Nous savons que le corps animique transmet ses impressions à l'âme de sensation ; nous savons aussi que cette âme de sensation a sa vie propre et s'isole dans ses affections, répulsions, sentiments, passions.

Ne doit-on donc pas dire que le corps animique est marqué par cette âme de sensation ?

C'est exact ! Les deux sont intimement liés. L'âme de sensation pénètre, emplit le corps animique qui va se former aussi selon la nature de cette âme et peut transmettre aux descendants les penchants, les passions des ancêtres.

C'est ainsi que Goethe disait : « J'ai de mon père la stature, la conduite sérieuse de la vie, et de ma petite mère la joyeuse nature et le goût de la fabulation ». Quant à son génie, il ne le tient que de lui-même.

Les substances et les forces qui composent le corps physique sont pareilles à celles qui remplissent toute la nature ambiante.

Continuellement, le corps physique puise et restitue à la nature ces substances si bien que, dans l'intervalle de quelques années, ces substances sont entièrement renouvelées.

C'est le corps éthérique qui donne à la masse de ces substances la forme du corps humain et qui préside au renouvellement continu de celle-ci.

La forme du corps physique d'un être humain se modifie quelque peu au cours de l'incarnation ; c'est donc dû à l'action du corps éthérique. Mais celui-ci est marqué par le corps astral.

Exactement ! Tout au long de l'incarnation l'être humain travaille son corps astral ; il le « purifie » c'est -à -dire qu'il s'efforce de le mettre de plus en plus en harmonie avec les lois cosmiques du Vrai et du Bien. L'être humain peut donc ainsi, dans une certaine mesure, agir sur ce qu'il a reçu de ses ancêtres et, dans une autre mesure, sur ce qu'il doit à lui-même.

N'y-a-t-il pas une action réciproque de l'âme sur l'esprit et de l'esprit sur l'âme ?

En effet, l'âme qui se donne à l'esprit reçoit de lui le don de vivre dans le Vrai et le Bien et par là de manifester l'esprit dans ses penchants, ses instincts, et ses passions.

En exerçant ainsi le Vrai et le bien, l'âme acquiert des facultés qu'elle immortalise dans son JE-Esprit ou Soi-Esprit ; elle le façonne au point que lorsqu'elle se retrouvera dans une situation déjà vécue, elle exercera la faculté acquise.

De plus, elle emportera cette faculté après la mort et pourra l'exercer dans les prochaines incarnations. C'est ainsi que l'esprit éternel récolte les fruits de sa vie terrestre transitoire.

En quoi consistent exactement ces facultés, ces prédispositions que l'on apporte avec soi lors d'une incarnation ?

Considérons le génie, par exemple. On sait que Mozart sut retranscrire, de mémoire, une longue œuvre musicale qu'il n'avait entendue qu'une seule fois. Il n'en fut capable que parce qu'il sut, d'un coup d'œil, embrasser l'ensemble de cette œuvre. Nous développons jusqu'à un certain point, durant la vie notre faculté d'embrasser les ensembles, de pénétrer les rapports des choses entre elles de manière à acquérir de nouvelles facultés.

Lessing n'a-t-il pas dit de lui-même qu'il avait acquis, grâce au don d'observation critique qu'il possédait, quelque chose qui ressemblait au génie ?

Si on ne veut pas considérer comme des miracles ce genre de facultés qui dérivent de prédispositions, il faut y voir les fruits d'expériences que le Soi spirituel a faites par l'intermédiaire d'une âme. Il s'en est imprégné. Et puisqu'il n'a pas fait ces

expériences dans cette vie-ci, il faut qu'il les ait faites dans une vie antérieure. L'esprit humain forme une espèce en soi.

Et de même que l'homme, en tant que représentant d'une espèce physique, hérite des caractères de celle-ci, de même l'Esprit doit hériter de son espèce, c'est-à-dire de lui-même.

Je constate qu'il faut faire une distinction entre « facultés » et « prédispositions ».

Oui, les facultés sont générées par les prédispositions. Ainsi Mozart avait la prédisposition à la vue d'ensemble et acquit ainsi la faculté de la musique.

En bref, je peux donc dire : L'esprit humain apparaît dans la vie comme une reproduction de lui-même, enrichie des fruits des expériences passées faites au cours de vies antérieures. Notre existence actuelle est donc une répétition d'autres existences : elle apporte avec elle les acquisitions nouvelles que l'esprit a faites durant sa vie antérieure.

Faisons un pas supplémentaire. Lorsque le Soi-Esprit recueille de tels fruits qui le façonnent, il se pénètre de l'Esprit de Vie.

De même que le corps éthérique transmet la forme de l'espèce humaine, de même l'Esprit de Vie transmet la vie de l'âme à la vie suivante.

Ne devons-nous pas être prudents lorsque nous sommes tentés d'expliquer certaines situations à la lumière des vies antérieures ?

Il faut être très prudent en effet. Dans ce qui vient d'être dit, la pensée logique nous a amenés à constater la réalité des apports des vies antérieures. Mais il faut une pensée rigoureuse suprasensible pour examiner un cas précis. Les constatations faites ici d'une manière générale nous préparent à entrer dans cette pensée suprasensible.

Qu'en est-il alors de nos actes ?

Comme nous l'avons constaté, notre âme :

- reçoit des impressions élaborées par le corps physique,
- élabore ces impressions en perceptions,
- met en souvenirs ces perceptions sous forme de représentations,
- transmet ces représentations à son esprit pour qu'il les porte dans la durée.

L'âme attache donc l'être humain à son existence terrestre comme ceci :

- par notre corps, nous appartenons à l'espèce humaine, nous sommes un spécimen de cette espèce.
- par notre esprit, nous vivons dans un monde supérieur.

Notre âme relie ainsi temporairement les deux mondes l'un à l'autre.

En sa qualité d'organe du corps, l'âme transmet à l'esprit les impressions venues du monde extérieur

afin qu'en lui elles deviennent durables sous forme de prédispositions dans les vies ultérieures.

En sa qualité d'organe de l'esprit, l'âme transforme ses facultés en actes qui deviennent également durables dans leurs effets, gravés qu'ils sont dans le monde physique. Ces effets accompagneront l'âme dans ses vies ultérieures en faisant surgir des événements que certains attribuent au hasard ; lequel n'existe pas. (Dieu ne joue pas aux dés, disait notre brave Einstein.)

On peut dire qu'un acte imprime à l'âme la nécessité d'en accomplir un autre qui soit la conséquence du premier. C'est la loi du Karma.

C'est ainsi que les rapports, qui ont existé entre les âmes et ayant entraîné forcément certaines conséquences, les amènent à se réincarner de manière à pouvoir se rencontrer afin de mettre de l'ordre dans leur karma.

L'âme semble posséder une certaine autonomie ?

L'âme est autonome, elle fait le pont entre le corps et l'esprit.

Trois facteurs conditionnent notre vie humaine entre la naissance et la mort ; trois facteurs qui viennent d'au-delà de la naissance et de la mort :

- la loi de l'hérédité régit le corps
- la loi du karma ou la destinée que l'individu crée lui-même régit l'âme,
- la loi de la réincarnation régit l'esprit.

Nous pouvons donc dire :

- la naissance et la mort règnent sur le corps selon les lois du monde physique,
- la vie de l'âme, soumise à la destinée, établit le rapport de l'esprit et du corps pendant une incarnation terrestre,
- l'esprit est immortel.

Nous appartenons donc ainsi à trois mondes que nous allons étudier. Tout esprit pensant qui observe les phénomènes de la vie et qui ne craint pas de poursuivre, jusque dans leurs dernières conséquences, les pensées que lui inspire une observation vivante de ces phénomènes, peut par la seule logique atteindre l'idée de la Réincarnation et la loi de la destinée. S'il est vrai que pour le voyant dont « l'œil spirituel » s'est ouvert, les événements des vies antérieures s'étalent comme dans un livre ouvert, il n'est pas moins vrai que la vérité de cette idée est accessible à la raison. »

Ce texte m'avait beaucoup fait réfléchir sur nos comportements humains et sur la place de notre libre arbitre. Moi qui avais subi plutôt que suivi une prégnante éducation scientifique, n'avais-je pas là une démonstration sans faille ?

Mon âme avait certainement eu plusieurs propriétaires et s'était assurément baladée dans le

monde entier pour se nourrir de nombreux savoir-faire et de savoir-être avant de rencontrer mon corps actuel.

Pour trouver la réponse à mes questionnements fallait-il peut-être que je questionne mon âme ?

Fallait-il que j'aie pour cela, consulter un gado guyanais (le gadézafè antillais) pour m'éclairer ?

LES RETROUVAILLES

Rémire Montjoly 2019

« Ce qu'on peut dire, c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations contractées dans une vie antérieure. »

Marcel PROUST La prisonnière

Pour cette première invitation au restaurant, elle portait avec élégance une belle robe créole en madras à dominante bleu.

La nuit rafraîchissait une journée caniculaire.

La place des Palmistes était presque déserte.

Nous nous installâmes à une table intérieure dans un coin isolé de l'hôtel restaurant qui porte le même nom.

Toute la soirée, nous nous racontâmes.

Je ne me souviens pas du menu car, ce soir-là, il n'avait pour moi aucune importance. Seuls les liens qui commençaient à se tisser m'importaient.

Elle me raconta l'histoire de sa famille de « nègres » comme elle disait, puis me récapitula en quelques phrases laconiques, son propre parcours de « négresse ». Tout cela pouvait se résumer par

quelques mots : humiliation, racisme, jalousie, souffrance, ségrégation, respect, espoir, fuite en avant.

A mon tour, je lui présentais mes récits de Vierge Noire, de Vieille des Amandiers, de rêves récurrents, d'auto-stoppeur, de vie d'avant et autres sujets de prédestination, et je parachevais en souriant par :

- Tu vois que je ne suis pas là, en ce moment particulier, en face de toi par hasard !

Alors, pour conclure, et pour montrer qu'elle avait suivi avec attention mon long monologue, elle répondit ses yeux dans mes yeux, en arborant un large sourire :

- Et tu ne crois pas si bien dire puisque, cerise sur notre gâteau, comme je viens de te le dire précédemment, je suis née en Martinique. Nous allons peut-être enfin boucler cette boucle inachevée, termina-t-elle en me prenant la main, et permettre ainsi à nos deux âmes en peine de retrouver le chemin du Paradis.

Ne soyons cependant pas trop pressés, profitons-en encore de longues années si bondy le avant de le faire !

LE MARIAGE

Cayenne 2001

« Les vrais mariages ne s'écrivent que dans le ciel. » Proverbe français

Aujourd'hui je me marie pour la deuxième fois.

Et cette fois-ci, j'ai la sensation qu'elle va terminer un cycle qui me dépasse. Finir une interminable attente entre deux êtres qui avaient commencé quelque chose il y a fort longtemps et que l'ignoble camarade avait précocement stoppé d'un coup de sa longue et inexorable faux. Pour marquer ce moment tant attendu, je vais lire ce texte à ma future épouse :

- Certains croient que le temps n'est plus au mariage. Qu'il suffît de vivre l'un avec l'autre sous le même toit pour que l'union soit réelle et qu'on peut ainsi, quand le temps de l'amour a cessé, se séparer, recommencer. La vie serait ainsi une suite d'expériences que jamais le mariage ne viendrait sanctionner. Certains pensent même que le mariage est inutile, alors que des enfants naissent, et que la mère ou le père peut très bien, seul, si leur union se

défait, élever les enfants. Le mariage ne serait qu'une vieille coutume à abolir et dont ne seraient plus victimes que les naïfs et les sots.

Moi, je veux préserver notre naïveté et je veux aussi défendre notre mariage.

Il faut qu'à un moment donné notre engagement soit total, conclu pour l'éternité d'une vie. Il faut que tu croies cela. Et c'est pourquoi j'aime que le mariage soit un sacrement, un symbole qui a pour moi une importance capitale.

Car le mariage est un moment de la vie. Si tu multiplies ces unions sans signification sacrée, elles ne seront jamais que des rencontres sans avenir. Tu n'auras pas pris le risque, tu n'auras pas parié. Le mariage est cet enjeu, ce pari risqué qui t'oblige à aller jusqu'au bout de tes sentiments. Tu peux alors éprouver quelle en est leur vraie valeur. Et l'autre le découvre aussi avec toi.

Le mariage n'est donc pas un simple et banal acte social. Il est une cérémonie sacrée, moment où tu entres en harmonie complète avec un ordre du monde, un ordre qui te dépasse. Accomplis cet acte avec gravité. Entre dans le mariage comme si tu commençais une nouvelle vie. Et ce sera une nouvelle naissance pour toi comme pour moi. Tu vas

vivre à deux. Tu vas ainsi partager sans partage.

Les yeux humides d'émotion, la mariée écoutait sans sourcilier.

Dans sa belle robe d'organdi toute blanche qui faisait ressortir la couleur très sombre de sa peau, on aurait dit la vierge noire de mon enfance. A son poignet gauche, à quelques centimètres de son alliance toute neuve, brillait ma gourmette de baptême en or où mon prénom était inscrit pour toujours en lettres majuscules.

J'avais alors cinquante ans et je sentais en moi comme l'immense sensation de bien être d'une mission véritablement accomplie.

Fallait-il venir au bout du monde pour que les choses s'accomplissent ?

EN FIN DE CONTE...

Vous souvenez-vous de votre enfance à l'époque où vous croyiez encore aux contes en tous genres, aux légendes, aux mythes, aux fables ?

Vous faisiez des rêves sur ce que serait votre vie future : la belle princesse, le prince charmant qui vous emportait dans son extraordinaire carrosse jusqu'à son magnifique château sur la colline surplombant une mer éternellement bleue... Vous vous allongiez le soir dans votre lit, vous fermiez les yeux et vous y croyiez dur comme fer. Le Père Noël, la Béfana, la petite souris, la belle princesse, le prince charmant, manman dilo... Ils étaient si proches de vous que vous auriez pu les toucher. Mais finalement vous avez grandi. Un jour vous avez ouvert grand les yeux et tout cela avait disparu. La plupart des personnes se dirigent vers des choses et des gens en qui ils ont toute confiance, mais le fait est que c'est difficile d'oublier complètement les contes et autres fictions, parce que chacun de nous garde toujours une minuscule part d'espoir, de foi, et se dit qu'un jour il ouvrira les yeux et que ses rêves deviendront certainement réalité. En fin de compte, et en fin de conte, la foi est une chose très particulière qui se révèle quand on s'y attend le moins.

Comme autant de petits cailloux blancs déposés délicatement sur notre chemin de vie, Dieu, la providence, le karma, le destin, égrènent des indices pour nous éclairer sur la voie à prendre. A nous de faire les bons choix !

Mon état de santé ne me permettant plus d'assurer de longues heures d'écriture devant un écran devenu plus brillant que moi, je terminerai cette mission de transmission active en reprenant la fin de *Candide* ou *l'Optimisme* qui est LE CONTE philosophique par excellence. Cette œuvre éclatante de François-Marie Arouet dit Voltaire (paru à Genève en janvier 1759 et réédité vingt fois du vivant de l'auteur) est en effet, un immense « bestseller ». A ce jour, il représente incontestablement l'un des plus grands succès de la littérature française. (Je sépare l'œuvre de l'homme qui parfois a été abjecte : je n'en donnerai pour preuve que cette citation en exemple : « Nous n'achetons des esclaves domestiques que chez les Nègres ; on nous reproche ce commerce. Un peuple qui trafique de ses enfants est encore plus condamnable que l'acheteur. Ce négoce démontre notre supériorité ; celui qui se donne un maître était né pour en avoir. » Voltaire (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1753)

Terminer par la fin d'un conte de cet acabit, pour moi, qui aimais écrire des contes me permet avec brio de boucler ici aussi la boucle.

Ce conte évoquant d'ailleurs en filigrane la Guyane de façon cachée dans le texte qui s'intitule : « le nègre du Surinam ». Voltaire ici y dénoncera de façon ironique la traite négrière, (Le « bien-aimé » Louis XV, lui ayant interdit en 1753 la cour de France, Voltaire ne voulait pas en rajouter). Voltaire qui, enfin, donna son nom à une rue de Cayenne où j'habitais un temps. (N'oublions pas que la Guyane est, à ce jour, le pays où j'ai vécu le plus longtemps sans changer de résidence).

« Tous les événements se sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de Mlle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches.

Cela est bien dit, répondit Candide, mais désormais, il faut cultiver notre jardin. »

Ainsi, pour conclure cet ouvrage, permettez-moi de pasticher la fin de cette œuvre

considérable en quelques mots. (C'est l'heure du pastiche)

« Tous les événements de ma vie se sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin, si je n'étais pas parti de Métropole après des déboires conjugaux, si je n'avais pas été envoyé dans un sois disant « Enfer Vert », une terre de baigne mémorable, si je n'avais pas couru l'Europe et l'Amérique du sud à pied, à cheval et en voiture, si je n'avais pas donné une grande partie de mon existence à l'Éducation Nationale, si je n'avais pas laissé tous mes biens matériels en mon pays natal, je ne mangerais pas ici de délicieuses papayes bien mûres et des mangues sans pareilles, auprès d'une compagne aimante et attentionnée en ce beau pays de Guyane que l'on crut en temps longtemps pays d'Eldorado. Cela étant bien dit, je vais désormais attribuer tout mon temps et toute mon énergie à cultiver mon jardin exotique. »

Alain LANDY ou Aladyn 973 en l'année de grâce 2020.

POST SCRIPTUM

Et, si vous avez eu le courage de me lire jusque-là, comme c'est la mode dans les magazines peuples, voici un test en douze questions pour savoir où vous en êtes à propos de votre âme. Je ne vous donnerai aucune réponse : vous êtes assez malins pour les trouver toute seule ou tout seul.

1. Avez-vous déjà eu une ou des impressions de « déjà vu » ?

2. Votre vie est-elle pleine d'enseignements qui ne vous ont jamais été enseignés ?

3. Faites-vous souvent les mêmes rêves ou les mêmes cauchemars ?

4. Ressentez-vous parfois les sensations des autres ?

5. Vous sentez vous très intuitif, très inspiré très illuminé ?

6. Avez-vous d'étranges phobies ?

7. Vous sentez vous très attaché à certaines personnes que vous rencontreriez pour la première fois ?

8. Certaines choses vous attirent-elles sans raison apparente ?

9. Avez-vous des connaissances supérieures, un don particulier ?

10. Voyez-vous ou entendez des manifestations qui n'existeraient pas ?

11. Vous sentez vous parfois mal à l'aise sans raison apparente ?

12 Avez- vous l'intime conviction que la science n'expliquera jamais tout ?

Alors de retour parmi nous ? Ou êtes-vous ici pour la première fois ?....



Nom d'un chien c'est déjà la fin !



La maison de Saoû

Et pourquoi pas une petite chanson pour terminer ?

LE VAGABOND

Le vagabond... de 1947 à nos jours...

Refrain :

Je suis un vagabond qui va de ville en ville
Au long de mon chemin toujours je me défile
Si parfois je m'arrête, c'est pour mieux repartir
Et poursuivre sans fin mon voyage délire.

Je ne suis pas d'ici, je suis de nulle part,
J'emboîte le chemin de mes rêves épars,
Je n'ai pas de maison, je n'ai que des abris,
Je n'ai qu'un bout de ciel pour y ranger mon lit.

Refrain :

Je suis un vagabond qui va de ville en ville
 Au long de mon chemin toujours je me défile
 Si parfois je m'arrête, c'est pour mieux repartir
 Et poursuivre sans fin mon voyage délire

Si souvent je m'enfuis, si je parais absent,
 Si je semble furtif comme un souffle de vent,
 Si je me réfugie au coin de mots heureux,
 C'est pour me prémunir, c'est pour survivre un peu.

Refrain :

Je suis un vagabond qui va de ville en ville
 Au long de mon chemin toujours je me défile

Si parfois je m'arrête, c'est pour mieux repartir

Et poursuivre sans fin mon voyage délire

Je ne serai jamais d'un ici, d'un ailleurs,

Je ne planterai pas mes pieds comme une fleur,

Je serai vagabond des matins jusqu'aux soirs,

Je ne resterai pas lié à un terroir.

Refrain :

Je suis un vagabond qui va de ville en ville

Au long de mon chemin toujours je me défile

Si parfois je m'arrête, c'est pour mieux repartir

Et poursuivre sans fin mon voyage délire

Si ma vie est ainsi, à parcourir le monde,

Si je laisse mes mains s'allier à vos rondes,

Si je n'ai pas de havre, si je n'ai pas de port,
C'est pour surprendre ainsi une certaine mort.

Refrain :

J'étais un vagabond allant de ville en ville.
Puis, un jour, en Guyane, ce long chemin s'arrêta
pile,
J'avais trouvé l'amour comme raison de vivre,
C'est un attachement qui parfois nous délivre.

Alain LANDY 2025